

OSTWALD D'ANTAN

Héritages de l'histoire

La santé d'Illwickersheim à Ostwald



« Avant 1939, il n'y avait à Ostwald ni médecin, ni pharmacie. C'est aux sœurs garde-malades catholiques que l'on faisait appel en premier et elles intervenaient gratuitement... »

Comment soignait-on à Ostwald ?

Le groupe Ostwald d'antan rassemble les témoignages de celles et ceux qui se souviennent de l'arrivée des religieuses venues soigner les malades et, bien plus tard, des premiers médecins.

Il a rappelé l'histoire et les travaux qui ont modelé le paysage actuel. Il évoque « la maladie de la Colonie agricole » et l'évolution des conditions de vie, de travail, l'arrivée de l'eau courante, la production de tisanes à prendre à titre curatif et préventif pour soigner inflammation de la gorge, angine, amygdalite, etc.

Les témoignages soulignent l'importance de la propreté et des mesures d'hygiène en général qui limitent la transmission des maladies et la surinfection des blessures.

Hier à Illwickersheim et depuis la Révolution à Ostwald, les soucis de santé, de propreté et d'hygiène étaient avant tout des affaires de femmes.

La santé !

Il fallait bien survivre au milieu des méandres de l'Ill lorsque la forêt occupait l'essentiel du ban communal ne laissant que peu de place pour les cultures. Il fallait faire face aux inondations, aux aléas climatiques et à la fièvre.

Le paludisme dont souffrait la population du village a disparu au XIXe siècle suite à la construction du canal de décharge d'Erstein. Le village a pu se développer au sud vers Graffenstaden et au nord où s'installaient aussi usines et gravières. Les familles ont suivi tout en restant proches de la nature, en cultivant un lopin de terre.

La santé reste un souci permanent. Y ont contribué, l'arrivée de l'eau courante et les travaux d'assainissement, l'attention à la propreté et à l'hygiène qui restaient, longtemps, essentiellement une préoccupation des mamans.

Les témoignages de nos aînés permettent de mesurer le chemin parcouru.

Il faut remercier l'équipe d'Ostwald d'Antan d'avoir engagé ce travail, de nous transmettre leur regard porté sur ceux qui les ont soignés et sur l'histoire de notre commune.

Jean-Marie-Bentel
Maire d'Ostwald

Sommaire

LA SANTÉ D'ILLWICKERSHEIM À OSTWALD

| | |
|--|---------|
| Être malade avant 1939 | 7 - 9 |
| Comment concevait-on l'hygiène dans les années 1940-1950 ? | 10 - 18 |
| Protection sanitaire, une affaire de femmes | 19 - 26 |
| 1924, l'arrivée des sœurs garde-malades | 27 - 29 |
| La relève : l'association Santé et familles | 30 - 31 |
| La roulette du docteur Adam dentiste à Ostwald | 32 |
| Une première pharmacie | 33 |
| Les tournées du docteur / La médecine au XIXe | 34 - 37 |
| L'arrivée de l'eau potable, un enjeu majeur de santé | 38 - 39 |
| Les fièvres paludéennes / les premiers habitants / La forteresse | 40 - 42 |
| Illwickersheim au bord des méandres de l'Ill | 43 - 44 |
| Illwickersheim en 1751 | |
| Le village en 1824 | |
| Les maladies à la fin du XVIIIe | 45 |
| Le paludisme disparaît / La construction du canal de décharge | 46 - 47 |
| « Ils veulent manger » | 48 - 50 |
| Avant 1870 des familles quittent le village | |
| 1856, la « fièvre » de la colonie agricole | 51 - 53 |
| Plan cadastral de 1887 | |
| La santé au travail au XIXe siècle | 54 |
| 1857, un médecin cantonal à Geispolsheim | 56 - 59 |
| Les tisanes du Château de l'île | 60 - 63 |
| Les cures de tisanes | |

André Adam, Ivan Bajcsa, Pierre Durr, Francis Ernst, Roger Fischer, Marthe Gaessler, Jean-Marie Gillig, Stephan Huck, Christian Kauffmann, Richard Linck, Elisabeth Ludwig, Jean-Paul Mathern, Michel Nuss, Jean Matt, Raymond Muller, Pierre Pauli, Gaby Scheffler, Rémy Schwartz, Jean-Marc Waldisberg ont été associés à la rédaction de ce document. Denis Ritzenthaler s'est chargé de la coordination.

LA SANTÉ

PAROLE DE TÉMOINS

SOUVENIRS

DE JEUNESSE

André Adam

Marthe Gaessler

Jean-Marie Gillig

Stephan Huck

Richard Linck

Christian Kauffmann

Jean Matt

Jean-Paul Mathern

Pierre Pauli

Gaby Scheffler

Jean-Marc Waldisberg

Être malade avant 1939

Il n'y avait à Ostwald ni médecin, ni pharmacie. C'est aux sœurs garde-malades catholiques que l'on faisait appel en premier. Ce sont elles qui recommandaient, ou non, de faire appel au médecin qui se déplaçait en cas de nécessité. La sage-femme, « d'Hewam », habitait rue des Vosges. De nos jours, il est difficile d'imaginer ces conditions de vie.



Difficile à imaginer de nos jours ! Il n'y avait à Ostwald ni médecin, ni pharmacie. C'est soit à Illkirch, soit à Lingolsheim qu'on pouvait trouver un praticien généraliste et une officine. Et n'oublions pas : la Sécurité Sociale date de l'après-guerre. Donc tout appel à un personnel soignant était payant et les médicaments chers. C'est aux sœurs garde-malades catholiques que l'on faisait appel en premier et elles intervenaient gratuitement. Ce sont elles qui recommandaient, ou non, de faire appel au médecin.

Cela signifiait pour la famille du malade : aller à la Poste pour téléphoner (pas de téléphone dans les maisons, ne parlons pas de portables). Ou alors se déplacer, à pied ou à bicyclette dans les communes voisines. Rien n'était simple. De quoi regretter que la

ligne de trolley, dont nous étions tellement fiers, s'arrêtait au Restaurant Belle-Vue au lieu de continuer jusqu'à Illkirch !

Heureusement, les médecins se déplaçaient en cas de nécessité. Ma mère a souvent raconté combien elle était reconnaissante au Dr. Froehlich de s'être déplacé, en plein hiver, sous la neige, à vélo depuis Illkirch, lorsque j'étais tombé malade de la diphtérie. Car nous n'étions pas vaccinés contre ce bacille (vaccination introduite en 1945). « *Il t'a sauvé la vie !* », disait-elle.

Lorsque mon père tomba gravement malade, les sœurs-infirmières intervenirent très souvent à notre domicile, sur prescription médicale évidemment : piqûres, pose de ventouses avec scarification, pose de sangsues. Ce n'était

pas du charlatanisme, comme certains pourraient le penser, mais des méthodes naturelles, ancestrales, prescrites par des médecins compétents.

La pose de ventouses se fait par flambage. Le patient ne ressent aucune douleur.



Ces nombreuses interventions à domicile permirent probablement à ma mère de me faire comprendre les notions de solidarité et de tolérance. La toute petite minorité protestante de la population savait, elle-aussi, apprécier le dévouement et la disponibilité de ces religieuses.

Autre personnage de la commune à ne pas oublier : la sage-femme, « d'Hewam ». Elle

habitait rue des Vosges.

Quand on la voyait partir avec sa sacoche, c'était très souvent en toute hâte et les commères du village savaient quelle direction elle prendrait.

Sans salle de bain mais avec un WC

La maison que nous habitons, rue Neuve, était une construction toute récente quand mes parents y emménagèrent. Nous étions les premiers locataires du rez-de-chaussée, les propriétaires, M. et Mme Bachmann, occupant le 1er étage.

L'architecte qui avait établi les plans du bâtiment n'était probablement pas lauréat du Prix de Rome. Il avait conçu une maison sans salle de bain. Il y avait cependant un W.C. alors que dans beaucoup d'habitations, les « commodités » se trouvaient encore à l'extérieur, style cabane au fond du jardin. Par contre, la fosse à purin n'avait pas été oubliée.



La rue Neuve dans les années 1930.

Un forage, avec pompe électrique à la cave, permettait d'avoir l'eau courante sur l'évier. Dans beaucoup de maisons, c'était toujours la pompe à bras qui fonctionnait car l'adduction d'eau ne fut terminée que peu de temps avant la guerre.

Une bassine pour la toilette

L'évier était en pierre, comme tous les éviers de l'époque, et le robinet ne donnait que de l'eau froide, voire glacée selon les saisons. En hiver, on ajoutait un peu d'eau chaude dans une bassine. La toilette se faisait là. Pas moyen de tricher, de faire semblant.

Et le bain du samedi était un rite. La grande bassine en tôle galvanisée, destinée au trempage du linge, était amenée à la cuisine et remplie. De toute façon, l'eau était soit trop chaude, soit trop froide. Un pain de savon de Marseille, un gant de toilette et en avant ! Le gant dans les mains de ma mère devenait alors une arme redoutable. À croire que toute la saleté du monde s'était déposée dans et derrière mes oreilles. Et que de jérémiades quand, au moment du shampoing au savon de Marseille, « ça » coulait dans les yeux.

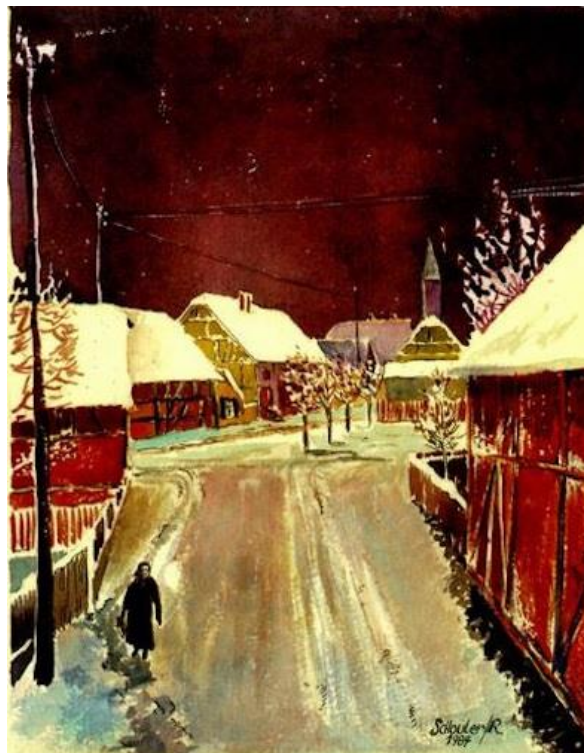
Les écoulements des éviers n'étaient pas

encore branchés au tout-à-l'égout. Cela se fera plus tard. Les eaux s'écoulaient par des tuyaux extérieurs, genre descentes de gouttières.

Ces tuyaux faisaient le tour de l'arrière de la maison et se déversaient dans une rigole qui longeait le mur orbe de l'immeuble du côté de la cour des voisins et se « jetait » dans le caniveau et de là dans l'égout entre les n° 8 et 10 de la rue. Odeur et vue garanties, eau de vaisselle ou de toilette, marc de café, etc. de tout le voisinage. Conséquence : corvée de balayage le samedi. À moins qu'un orage n'ait fait le travail de nettoyage et nous permettait de faire naviguer des petits bateaux, surtout sur les rigoles de la rue des Vosges.

Le risque de gel

Mais un autre problème apparaissait en hiver : le risque de gel. Il y avait en permanence une cuvette sous le robinet pour recueillir la moindre goutte d'eau et éviter que les tuyaux extérieurs ne gèlent et éclatent. Gare aux étourdis ! Et pourtant, cela est arrivé.



***Ostwald
sous la
neige.
Tableau
signé
Robert
Schouler***

Comment concevait-on l'hygiène dans les années 1940-1950 ?

S'il est essentiel de pouvoir se soigner, il est tout aussi important et même prioritaire de se prémunir contre le risque de maladie en misant sur une bonne hygiène de vie.

La question de l'hygiène à Ostwald, comme partout ailleurs en Alsace et en France, ne peut être comprise que si on la situe dans le passage progressif au fil des années d'une société rurale à une société urbanisée.

Quand la population était encore en partie paysanne ou ouvrière, le souci du corps et du confort n'était pas une priorité. Vouloir rendre compte de l'histoire de l'hygiène permet de mieux comprendre ce qu'était la vie quotidienne autrefois. Par exemple, ouvrir un robinet d'eau chaude pour faire sa toilette ou laver la vaisselle, même après la seconde guerre mondiale, était considéré comme un luxe.

La plupart des logements ne disposaient pas de salles de bains, voire même d'un WC intérieur. Pour autant, nos anciens et anciennes, habitués à une vie sans grand confort qui s'expliquait en grande partie par le coût des équipements sanitaires, mais aussi par l'habitude d'un mode de vie rustique transmis par leurs parents et grands-parents, n'avaient pas l'impression d'être sales, et sans doute ne l'étaient-ils pas vraiment.

La toilette

Habituellement, elle se faisait une fois par jour, debout devant l'évier (qui servait également à la vaisselle aux cristaux de soude), dans lequel on plaçait une cuvette en émail pour se savonner principalement les mains, le visage et parfois les aisselles.

Pour cet usage, on se servait d'un savon ordinaire non parfumé, dit « de Marseille », que l'on trouvait dans tous les commerces alimentaires et qui était fabriqué à Koenigshoffen par la savonnerie Wagner.



Les coquettes avaient l'habitude de se tamponner et de se frictionner avec de l'eau de Cologne, la *Köllnisch Wasser 4711* entre autres, qu'elles achetaient à Strasbourg au Magmod (actuellement Galeries La Fayette) ou aux Grandes Galeries (que nos grands-mères et arrière-grands-mères continuaient d'appeler de son ancien nom d'avant 1927 « le Louvre »).

Les pieds, les dents, les cheveux

Pour le lavage des pieds, bien moins fréquent, il suffisait de poser une bassine par terre et d'y mettre de l'eau tiédie prélevée dans le réservoir dont disposait

toute bonne cuisinière à charbon. Les consignes d'hygiène dentaire recommandaient déjà un brossage des dents au minimum une fois par jour, mais comme il n'y avait pas de dentiste sur place avant 1950, peu s'en souciaient. Les vieilles personnes édentées étaient légion.

Quant au lavage des cheveux, il avait rarement lieu selon une périodicité hebdomadaire. Le problème, c'était le séchage, qui dans certaines familles se faisait devant la porte du four ouvert, en l'absence d'un sèche-cheveux électrique qui n'apparut qu'au cours des années 1950 et qu'en Alsace on appelait *Foehn* !

Les maisons des années 1930

La comparaison entre les maisons construites au XIX^e siècle et d'avant la Grande guerre, sans cave et ne comportant qu'un rez-de-chaussée, avec les maisons construites dans les années 1930 grâce à la loi Loucheur de 1928 (les particuliers pouvaient emprunter à taux réduit pour acheter un terrain et y construire une maison) permet d'évoquer les conditions de vie et leur lente évolution.



Un bâtiment avec deux logements

Trouver un architecte était le moindre des problèmes. À défaut on se contentait de s'adresser à une connaissance qui avait quelques notions de dessin industriel pour dessiner un plan sommaire et classique d'une maison avec un étage comportant deux logements : une cuisine, une salle à manger, deux chambres et un WC souvent commun à tous les occupants de la maison. Progrès évident, il ne fallait plus aller dans les dépendances. Par contre ce WC était relié, à l'ancienne, à la fosse à purin. Cette installation, comportant un clapet au fond de la cuvette, n'avait pas de chasse d'eau. Il fallait remplir un grand broc au robinet de la cuisine et le verser dans la cuvette. Économie d'eau judicieusement provoquée par la force des choses (c'était à celui qui vidait le broc d'aller le remplir !) et qui avait aussi comme conséquence d'éviter une trop grande dilution du purin !

Des logements collectifs dans la rue des Vosges

Les salles de bain ne prirent vraiment leur place que dans les nouveaux logements construits après la guerre de 1939-1945. Ceux des Ostwaldois qui eurent la chance d'emménager à partir de 1954 dans les logements collectifs de la rue des Vosges furent bien aise de trouver des salles de bain qu'ils n'avaient jamais connues auparavant.

Restait pour ceux et celles qui continuaient à habiter dans des logements dépourvus de toute commodité sanitaire à se rendre de temps en temps, mais pas très souvent non plus, dans les bains municipaux à Illkirch (devenus le tribunal d'instance, route de Lyon) ou dans ceux du quai de la Flassmatt à la Montagne-Verte (transformé depuis en centre socio-culturel). Dans l'un et l'autre bâtiment, des cabines individuelles étaient équipées de baignoires.

En été, le samedi après-midi, les villageois d'Ostwald, mais aussi certains habitants de Lingolsheim ou de la Montagne-Verte qui ne disposaient pas d'une salle de bain, faisaient une toilette complète au lac du Bohrie, avec savon et shampoing, avant de s'adonner aux joies de la baignade. À proximité immédiate, une baraque-buvette exploitée par Eugène



La Nachtweid était aussi un lieu de baignade.

Osswald. Pendant les heures chaudes de l'été, la famille Beisser vendait des glaces à bord d'un triporteur ou d'une camionnette tôlée Citroën. Au bord de l'Ill on trouvait aussi d'autres lieux de baignade : au Disch, quai Olida, un autre non loin de la maison où résidait Thomas Camille au bout de la rue du Château ou alors à la Nachtweid.

Hygiène alimentaire

Ce n'est qu'à partir de 1952 que devinrent progressivement disponibles les réfrigérateurs de marque Frigidaire, Frigeavia ou Sibir. Assurant une conservation optimale des aliments à des températures basses aux environs de 5 degrés, et réduisant le risque d'intoxication alimentaire, ils remplacèrent définitivement les anciens garde-manger installés à la cave, comportant un grillage de type mockekensterledroht et dont la température ne descendait jamais sous 11-12 degrés, censés seulement constituer un barrage aux mouches et autres insectes volants.

Conséquences de la pénurie des années 1940-1945, les ménagères, anticipant tout nouveau risque de disette, prirent soin de stériliser dans des bocaux de conserve fruits

et légumes de leur verger.

En ces temps d'après-guerre, le vin et la bière devenant à nouveau facilement disponibles, les risques d'alcoolisme furent à nouveau préoccupants.

Du reste, la tendance à la boisson était favorisée par la présence de pas moins de treize bistrotts, fréquentés exclusivement par les hommes qui pouvaient y boire à satiété des *Stamm* de bière ou un *Vertele* sylvaner.



Plusieurs Ostwaldois dépositaires de caisses de bière en bouteilles et de limonade (Gruber, Kronenbourg, Adelschoffen, Fischer, Colmar...) tenaient un petit commerce dans quelques rues du village.

Quelques rares énergumènes, abusant de l'addiction au plaisir bachique, étaient connus de leurs voisins.

Un parmi d'autres était un quidam qui habitait rue du Maréchal Leclerc et qui, après s'être enivré, poussait dans son logement d'horribles jurons et menaçait de battre sa femme. Celle-ci, cherchant à limiter la ruine du budget du foyer, vendait du persil, de l'ail et des oignons au marché couvert qui se trouvait dans le hall de l'ancienne gare de Strasbourg (en cul de sac), là où a été érigé le centre commercial des Halles.



Pour ceux des résidents disposant de vergers, le schnaps était facile à obtenir par distillation auprès des bouilleurs de cru locaux où l'on louait l'alambic (Riegel, rue de Lorraine, Kiehl, rue du Melon, d'Bellermeder, rue Neuve). Certaines personnes de la gent féminine tentaient d'adoucir la rudesse de l'eau-de-vie en y mélangeant un petit flacon d'arôme de quelques centilitres, par exemple l'extrait de liqueur Kummel ou l'extrait de liqueur mandarine, qu'elles achetaient à la droguerie, 68, rue du Maréchal Leclerc (actuellement un fast food), exploitée par M et Mme Hug.

Le lithiné, une boisson gazeuse

On pouvait également trouver dans cette officine de la lithine, une poudre effervescente (Lithiné du Dr. Gustin) qui permettait d'élaborer le lithiné, une boisson gazeuse, et bien d'autres produits encore : des graines de semences, des peintures, de la parfumerie, des produits d'entretien et même des médicaments tels la Sanalgine, un remède sous forme de comprimés qui n'est plus commercialisé en France mais qui avait la propriété de soigner efficacement les maux de tête et migraines.

Dans certaines rues, l'adduction d'eau au robinet n'est arrivée qu'à la fin des années 1930. Des pompes à bras à l'extérieur ou à

la cave permettaient de puiser gratuitement l'eau nécessaire à la toilette, la cuisine, l'arrosage.

Ces pompes n'extrayaient pas toujours des eaux indemnes de toute pollution : dans certaines cours, on pouvait les trouver non loin de la *Meschtgrub* où les Ostwaldois entassaient le fumier en provenance des cages à lapins et des poulaillers ! On peut imaginer les ravages qui pouvaient être causés aux estomacs et intestins fragiles !

De l'eau « courante »

Avoir sur l'évier de l'eau « courante » en provenance d'une canalisation raccordée au réseau communal, voilà le luxe dont il n'était plus question de se priver ! Mais ce luxe, il fallait le payer et oublier que l'eau jusqu'alors était gratuite à la pompe. La remarque vaut également pour le raccordement au tout-à-l'égout : Payer pour évacuer l'eau de vaisselle alors que les eaux grasses servaient à nourrir le cochon ?

Mais il est vrai que l'élevage d'un cochon dans les dépendances de la maison avait quasiment disparu pendant l'entre-deux-guerres à Ostwald devenue une cité ouvrière. De toute façon, pendant l'Occupation, l'élevage clandestin avec abattage sur place du cochon (Schwarzschlachten) était sévèrement réprimé.

Comme nous autres gamins n'étions pas habitués à nous laver fréquemment les mains avec du savon, il arrivait parfois que ce manque d'hygiène laissant proliférer des bactéries de type staphylocoque doré, provoque une furonculose qui s'étendait aux cuisses et aux jambes. Les furoncles, lorsqu'ils étaient douloureux et infectés de pus, nécessitaient une consultation et des soins par les sœurs garde-malades rue de l'Église. Sœur Cassilda, sœur Pierre ou sœur Morand, appliquaient alors sur la plaie des pansements antiseptiques.

Des prescriptions des médecins

Exceptionnellement, il fallait consulter *a Dokter* (Mlle Schaeffer, était le premier médecin à avoir ouvert un cabinet rue du Maréchal Leclerc, suivis ensuite par les Dr Danner et Durr) qui pratiquait une incision et prescrivait un traitement antibiotique.

Le tout-à-l'égout

Tant que toutes les maisons n'étaient pas raccordées au tout-à-l'égout, qui fut installé dans la commune au cours des années 1950-1960, les eaux en provenance de l'évier s'écoulaient dans des rigoles en béton au bord de la rue se déversant dans les bouches

d'égout du réseau municipal de collecte des eaux pluviales.

C'était le cas encore dans les années 1960, ce qui obligeait les propriétaires ou locataires de balayer, au moins une fois par semaine le samedi, devant leur logement la rigole dans laquelle s'étaient amassés toute sorte de déchets en provenance des siphons des éviers !

En hiver, souvent, ces eaux auxquelles s'ajoutaient celles en provenance des gouttières gelaient. Le gel empêchait leur écoulement et créait des pistes improvisées de glissade pour les gamins du village, mais inquiétait les parents soucieux de prévenir tout risque d'accident qui pouvait être causé par une chute sur la glace.

Dans certaines familles, la prévention contre le risque de gel des tuyaux d'évacuation consistait à placer une cuvette sous le robinet qui, une fois pleine, était versée dans le regard de la bouche d'égout du réseau communal.

Dans les cours des maisons non raccordées au réseau municipal de collecte des eaux, des puisards, sortes de puits perdus, absorbaient les eaux ménagères en provenance des éviers et les eaux-vannes.



« En hiver, des pistes improvisées de glissade pour les gamins du village, inquiétaient les parents soucieux de prévenir tout risque d'accident ».

Tableau de Robert Schouler

L'hygiène féminine

Il est bien connu que la propreté de cette partie du corps féminin se heurtait autrefois à des tabous. Nos grands-mères avaient peu de soucis à cet égard, la plupart d'entre elles étant de plus inhibées à assurer une toilette intime en raison d'une éducation religieuse se préoccupant davantage de la pureté de l'âme que de celle du corps.

Au minimum, elles usaient de bandes hygiéniques en coton lavables à la lessiveuse, tandis que les plus évoluées commençaient à acheter des bandes jetables, mais qu'on ne trouvait pas dans les commerces d'Ostwald dans les années d'après-guerre.

« Il faudra attendre la fin des années 1960 »

Le progrès se fit néanmoins lorsque, dans les logements nouvellement construits, se répandit l'usage des bidets dans les salles de bain et que les bandes hygiéniques purent s'acheter à la pharmacie Dano, la première à s'implanter à Ostwald rue des Vosges, vers 1954.

Il faudra attendre la fin des années 1960 pour trouver des protections périodiques jetables dans les supermarchés et les grandes surfaces.

Notons bien que le premier hypermarché d'Alsace - le « Bagg », rapidement

dénommé « Mammouth », situé à la Meinau, actuellement Auchan - ne fut inauguré qu'en février 1970.

Les lieux d'aisance dénommés *gabinets*

Les fameuses latrines extérieures aux logements, dénommées *gabinets* dans le patois franco-alsacien, étaient installées dans un réduit dans la cour. C'était une simple planche de bois sur un socle en maçonnerie avec un trou au-dessus de la fosse à purin. Au mur, fichées dans un clou, des demi-feuilles des *Dernières Nouvelles d'Alsace* ou du *Nouvel Alsacien* (der *Elsässer*) servaient de papier toilette !

Les senteurs du purin

Longtemps considéré comme un produit de luxe, le papier toilette, en feuilles pliées de teinte marron d'abord puis en rouleau de papier ouatiné, ne s'est généralisé qu'au cours des années 1960.

Le plus cocasse, c'était la vidange embaumée de senteurs nauséabondes de la *Meschtlachgrub* à laquelle s'employait un paysan du village (entre autres le fermier Recht, rue du Maréchal Leclerc) puisant le purin avec une louche-écope



« Les fameuses latrines extérieures installées dans un réduit dans la cour. Au mur, fichées dans un clou, des demi-feuilles des *Dernières Nouvelles d'Alsace* ou du *Nouvel Alsacien* (der *Elsässer*) servaient de papier toilette ! »

munie d'un long manche, pour le transvaser dans un grand *Meschtlachkanschte* en bois tiré par deux chevaux, ultérieurement dans une citerne en métal attelée à un tracteur qui disposait parfois d'une prise de force pour un pompage mécanisé. Dans les maisons bourgeoises à étage construites vers la fin de l'entre-deux-guerres, on trouvait déjà des WC à chasse d'eau intérieurs, parfois installés dans la salle de bain, ou dans un local à part. La collecte des effluents des WC se faisait dans la *Meschtlachgrub*, ou bien, le progrès finissant par arriver, dans une fosse septique avec bac dégraisseur raccordée par une conduite à la maison.

Accessoire indispensable dans la chambre à coucher (cela évitait de sortir en pleine nuit quand les commodités se trouvaient à l'extérieur), le seau hygiénique en métal émaillé avec couvercle « trônait » (c'est le cas de le dire) à côté du lit.



Plus modeste, le petit pot de chambre en faïence et sans couvercle, que l'on surnommait vulgairement *Brunshanfe* était logé dans le meuble de chevet du lit.

Hygiène domestique liée aux conditions d'équipement du logement

Aux dires des anciens, les ménagères d'Ostwald étaient très soucieuses de la propreté du logis. Tous les jours celui-ci était balayé et dépoussiéré. Une fois par an, un grand nettoyage de la cave au grenier avait lieu sous le nom d'*Osterputz* à l'approche de Pâques : nettoyage des sols, encaustiquage, battage des tapis à l'extérieur avec le *Teppiklopfer*, désinfection généralisée, nettoyage et rangement des armoires, aération des habits, renouvellement des boules de naphthaline.

La *Buschkiche* pour la lessive

La lessive se faisait à intervalles réguliers tout au long de l'année : dans la cuisine sur le gaz ou la cuisinière à charbon pour le petit linge avec des paillettes de savon dans des lessiveuses en métal, pour les grandes pièces comme les draps, à la cave ou dans les dépendances où se trouvait la *Buschkiche*. Il y avait là le foyer chauffé au bois, maçonné avec sa grande cuve dans laquelle on versait la poudre à laver de marque Persil ou Omo et l'eau en provenance de la pompe à main à proximité ainsi qu'une grande table en bois dénommée *waschdesch* servant à savonner les grandes pièces de draps et les chemises.

Le lavoir municipal flottant »

Le processus trouvait sa conclusion au bord de l'Ill à la *Waschbretsch*, le lavoir municipal flottant suspendu par des chaînes auquel on accédait par un petit pont en bois. Là, nos lavandières rinçaient le linge, entre autres les draps de lit qui avaient été bouillis à la maison, et qui étaient acheminés à cet endroit dans de grandes bassines en métal disposées dans des brouettes ou de petites charrettes.

La *Waschbretch*, subit son déclin lorsque se multiplièrent les machines à laver domestiques – on trouvait au début des années 1950 des modèles de marque Hoover sans chauffage électrique avec deux rouleaux en caoutchouc à rotation inversée permettant l'essorage - en même temps que la qualité de l'eau de l'Ill se dégradait sous l'effet des effluents des entreprises situées en amont, en particulier l'usine de salaison Olida.



D'une manière générale, la tendance était à l'économie. Moins par choix que par nécessité, puisqu'il n'y avait nulle part de surplus. Si en 2020 quelqu'un avait la curiosité de soulever le couvercle de quelques poubelles alignées au bord du trottoir en attendant le passage du camion des éboueurs, il pourrait se livrer à d'intéressantes considérations sur la manière dont les familles ne s'alimentent aujourd'hui rien qu'au vu des emballages destinés à l'incinération. Revenons en arrière dans les années 1940 et 1950.

Bien sûr dans chaque logement, il y avait un *drackeimer*, cette petite poubelle en métal d'à peine 20 litres. Pas de plastique à jeter, quelques boîtes de conserve vides, du verre cassé (les bouteilles étaient consignées et retournaient aux magasins) et autres déchets non recyclables. De temps en temps, le contenu était déversé dans un coin de la cour réservé à cet usage, en attendant que le tas prenne de l'importance et soit transporté par brouette dans un *Bombeloch*.

Il en existait l'un ou l'autre dans le village suite aux bombardements de septembre 1944.

« *Lumpe, alt Ise* »

Point de ramassage organisé des ordures donc. Chaque maison, grâce aux poules, canards, dindons et lapins, recyclait ses propres déchets. Quant aux restes de viande, Médor et Minet s'en chargeaient. Des marchands ambulants passaient régulièrement dans les rues pour récupérer chiffons, ferraille et peaux de lapin. Même occis et mangé, Jeannot lapin participait encore à l'économie domestique: pour quelques sous, son poil était cédé à un chiffonnier de passage criant à tue-tête : « *Lumpe, alt Ise*,



Un dépotoir de jadis, le « *Utzig grawe* » au nord du cimetière.

Kegnelesbeltz, Chocolanpapier ». En ces temps-là, Ostwald n'était qu'un village où le mode de vie des uns et des autres était, simple, rustique et sans confort. Comme les jeunes d'aujourd'hui, nous étions amoureux de la vie, mais sans stress, et sans réseaux numériques prétendument

sociaux, mais nouant entre nous de vraies relations sociales et ne voulant amasser d'autres richesses que celles du cœur. Un temps révolu qui fait penser à certains nostalgiques d'entre nous qu'il valait bien mieux que celui du monde actuel.

Ja, Zellems !



Au bord de l'Ill se trouvait la Waschbretsch, le lavoir municipal.

Protection sanitaire, une affaire de femmes



Reproduction appelée Laundry d'Édouard Manet

De tout le temps il incombait aux femmes, épouses ou mères de famille de veiller à la santé de leur « tribu ». À elles de mettre tout en œuvre pour éviter les maladies ou de soigner l'inévitable. À Ostwald, en l'absence de médecin et de pharmacien, leur responsabilité était conséquente.

Le premier médecin était une femme

À l'âge de 10 ans environ on me confia le soin d'aller conduire, sur le porte-bagages du vélo, mon frère de 8 - 9 ans, pour quelques points de suture chez Mademoiselle Schaeffer, le premier médecin installé à Ostwald.

J'ai assisté à cette intervention car elle nécessitait l'immobilisation des mains de la victime.

L'ouverture d'une pharmacie, l'arrivée d'un deuxième médecin furent accueillies avec un grand soulagement.

Plus tard, dentistes, infirmières, laboratoire d'analyses médicales, kinésithérapeute, podologues, médecins spécialistes viennent compléter le réseau sanitaire.

Auparavant, il n'était pas aisé de consulter ou de se faire soigner à Illkirch, mieux équipé, car l'extension de la ligne de bus a bien tardé, station terminus au sud d'Ostwald au niveau du restaurant « Belle-Vue » !



L'ouverture d'une maison de la santé et de la famille, la création de crèches, de cantines scolaires, de terrains de jeu ou de sports nous assurent une progression constante de mesures prises pour le bien-être sanitaire et sociale des habitants de la cité.

Une fréquence accrue du transport urbain collectif facilite les déplacements en ville pour d'éventuelles consultations chez un médecin spécialiste ou à l'hôpital civil.

La couverture sociale instaurée après-guerre, la progression du niveau de vie, permettent également une amélioration sanitaire de la population.



L'extension de la ligne de bus a tardé.

Des consultations gratuites de nourrissons furent organisées à la mairie. Les attroupements de voitures d'enfants ces jours-là sur l'actuelle place De Gaulle, témoignaient de l'utilité de ces consultations.

Les conseils aux mamans

Ces jeunes mamans bénéficiaient ainsi de précieux conseils pour les soins aux nourrissons, leur alimentation (préparation et stérilisation des biberons et petit repas, les petits pots tout prêts n'existaient pas) mais aussi pour elles-mêmes : port de ceinture abdominale, bandages contre les varices, soins, alimentation et précautions à prendre durant la période de l'allaitement.

L'évolution s'est souvent faite sous l'impulsion des femmes : élues locales ou simples mères ou épouses anonymes.

Pour la prévention des maladies

Les femmes disposaient d'une petite panoplie de mesures d'hygiène du corps, des aliments ou des bœaux et du linge, ajoutées à la connaissance de certaines pratiques anciennes, parfois mêlées de croyances quant aux vertus des plantes, des sources, de règles de vie, de soins particuliers aux futures mamans et leurs bébés.

Ces connaissances étaient transmises de mère en fille ou glanées dans la file d'attente chez Georges le coiffeur, les boulangers Kauffmann, Kayser et Bisch, chez Lina à la Coopé ou encore autour de la Waschbretch !

Les préoccupations des filles

Trois ou quatre ans après, les filles avaient d'autres préoccupations : l'entretien personnel des serviettes hygiéniques à faire tremper, puis lessiver, puis stériliser par le repassage, tout cela en grande discrétion. L'étendage se faisait dans la cour sous des serviettes de toilette ou

enfermées dans une taie d'oreiller.
 Dans les années 70 cela changea : nous avions chaque mois notre petit budget pour des « jetables ». Il fallait aussi bien programmer les départs en vacances mais souvent Dame-Nature, sous un autre climat, en décidait autrement : fini les baignades. Les mères avaient fait la leçon à leurs filles et rappelé les interdits plus ou moins fantaisistes durant ce laps de temps. Ne devaient-t-elles pas transmettre la vie ? Il ne fallait surtout pas compromettre ce rôle.

Le bazar en face de la « Belle-Vue »

Bien achalandés, le bazar en face de la « Belle-Vue » et surtout la droguerie Hug étaient également d'une grande aide. On y trouvait, outre des conseils d'utilisation, le thermomètre, la vaseline, les mèches de soufre et de camphre pour les fumigations, la teinture d'iode et l'eau de javel pour les désinfections, les ciseaux, la bouillotte, les verres à confiture, les bocaux de verre et leurs joints d'étanchéité, le stérilisateur, les peignes et les savons spéciaux pour le cuir chevelu, la pincette pour les échardes, le biberon et sa tétine, la poire en caoutchouc pour les lavements, tout l'arsenal nécessaire pour lutter contre les microbes.

Les remèdes naturels

Ces bonnes ménagères s'improvisaient aides-soignantes en bien des circonstances et, pour plusieurs, c'était le début d'une vocation d'infirmière, de médecin et plus tard, même de chercheur.

Il est vrai qu'elles n'étaient pas tout à fait abandonnées à elles-mêmes. Elles pouvaient compter sur l'assistance, ou du moins les conseils avisés, des sœurs garde-malades d'Ostwald. Elles commençaient donc à recourir aux remèdes naturels, simples, de bons sens



Les travaux de régulation ont permis d'assécher les marais proches des rives et de construire un lavoir utilisé par les lavandières locales.

dits « de bonne femme ou de grand'mère » souvent bien suffisants.

Pour la désinfection des genoux, des bouts de nez, des coudes des enfants (mon frère était un candidat régulier) en l'absence de mercurochrome, un tampon d'ouate imbibé d'une rasade de « Forleuf » schnaps faisait le même office.



La compresse de schnaps

Pour les entorses et les bleus : compresse de schnaps dilué, bien sûr qu'une ou deux doses de kirsch, de Williams ou de *gewurz*, allaient hâter la guérison !

Malheureusement ce même schnaps pouvait conduire à l'alcoolisme.

Les agricultrices d'autrefois ajoutaient cet alcool au biberon du bébé pour pouvoir aller travailler tranquillement aux champs. Les rages de dents, lors des poussées dentaires, étaient calmées par un badigeonnage au schnaps.

Les garçons aux champs

De plus, dès 13–14 ans, les garçons travaillaient aux champs comme des adultes et avaient donc droit au verre de vin !

Au printemps, il fallait penser à administrer la cure d'huile de foie de morue malgré les jérémiades : lutte contre le rachitisme oblige !

Les séances d'inhalation

Pour un gros rhume les interminables séances d'inhalation à l'eucalyptus au-dessus d'un grand bol fumant, la tête couverte de la traditionnelle serviette de toilette, apportaient le soulagement.

Traiter les bronchites

Pour soigner la bronchite le traitement était plus complexe. Je me souviens des séjours de deux–trois jours sous l'édredon avec aux pieds une bouillotte, sur la poitrine un cataplasme sinapisé tout chaud qui imprégnait la peau d'une odeur tenace de moutarde mais provoquait une transpiration ou plutôt une sudation qui faisait baisser la fièvre. Une friction aux gants de crin suivait, en bonne et due forme. Il y avait aussi l'éternelle tisane à la camomille (cueillie fin de l'été dans le Kritt) avec une cuillerée



de miel contre la toux, parfois quelques « bonbons Valda ».

Une orange pour Noël

Interdiction de se lever (la chambre n'était pas chauffée) et repas au lit : bouillon de poule avec un œuf battu, riz au lait bien sucré nettement plus apprécié que la tisane, mais on ne songeait pas souvent, à la vitamine C des fruits frais. L'orange était réservée pour Noël.



Pour des troubles digestifs : la tisane fenouil–camomille ou menthe et quelques carreaux de chocolat noir étaient censés stopper le désastre de même que l'inévitable riz, mais le plus souvent on appliquait la règle radicale de la diète de deux jours.

Au contraire pour des difficultés intestinales, compote de rhubarbe, pruneaux, huile de ricin étaient d'usage.

Le trouble du sommeil

Un bol de tilleul devait amener le sommeil, la verveine–menthe une bonne digestion, la camomille soignait aussi les paupières (les orgelets) ou les yeux. Le pissenlit pour les fonctions rénales, l'ortie blanche pour les maladies de femme provenaient souvent de son propre jardin si ce n'était de l'Herboristerie du Château.

Pour éviter les épidémies

C'est encore la maman qui veille à faire vacciner les enfants selon le calendrier des vaccinations obligatoires, soit : contre la variole dès les premiers mois de l'enfant puis renouvelée à 10 ans et à 21 ans, contre la diphtérie et le tétanos

obligatoire depuis 1942, contre la typhoïde qui pouvait être rendue obligatoire sur arrêté préfectoral en cas de menace d'épidémie. Ce n'est que plus tard que les vaccins contre la diphtérie et le tétanos obligatoires. Ce n'est que plus tard que les vaccins contre certaines maladies infectieuses viennent sur le marché. Le BCG, contre la tuberculose étant administré dès la naissance.

Les maladies infantiles type varicelle, oreillons, rougeole, scarlatine, coqueluche ou les invasions de poux étaient redoutées à chaque rentrée scolaire par les mamans car très contagieuses. C'est également elles qui étaient chargées de faire le nécessaire pour remédier à d'éventuels troubles détectés et de l'audition, une déformation de la colonne vertébrale, plus rarement du rachitisme ou des sévices corporels, ou des troubles mentaux.

BCG : Les contrôles à l'école

Le contrôle du BCG était régulièrement organisé au sein de l'école. Il était souvent confondu avec une vaccination car vécu comme tel par des enfants.



Pour transmettre et responsabiliser

Les mères de familles veillaient avant tout à la salubrité du foyer selon les connaissances de l'époque. Elles responsabilisaient leurs filles à ces problématiques d'autant plus que l'aînée devait souvent remplacer la mère auprès des plus jeunes. C'est donc dès l'adolescence que certaines tâches leur étaient confiées.

Confitures et conserves

J'ai collaboré plusieurs fois « aux confitures et aux conserves ».



Il fallait faire bien attention à la propreté des verres pour les confitures, les bocaux et leurs joints d'étanchéité, les louches, les tamis, les écumoirs, la lessiveuse transformée en stérilisateur. Après une vaisselle aux cristaux de soude, l'ébullition des récipients devait assurer leur totale salubrité. Il fallait sortir de l'eau bouillante les verres destinés aux confitures et les renverser aussitôt sur un linge propre, opération délicate ou je récoltais des brûlures aux doigts, mais pour éviter le botulisme c'était indispensable. Les bocaux de conserve étaient stérilisés avec leur contenu dans ce même but.

Je me rappelle également des effluves de viande en salaison à la cave. Lorsque dans les années 50-53, outre poules et lapins on tuait le cochon au domicile de mes parents.

On tuait le cochon

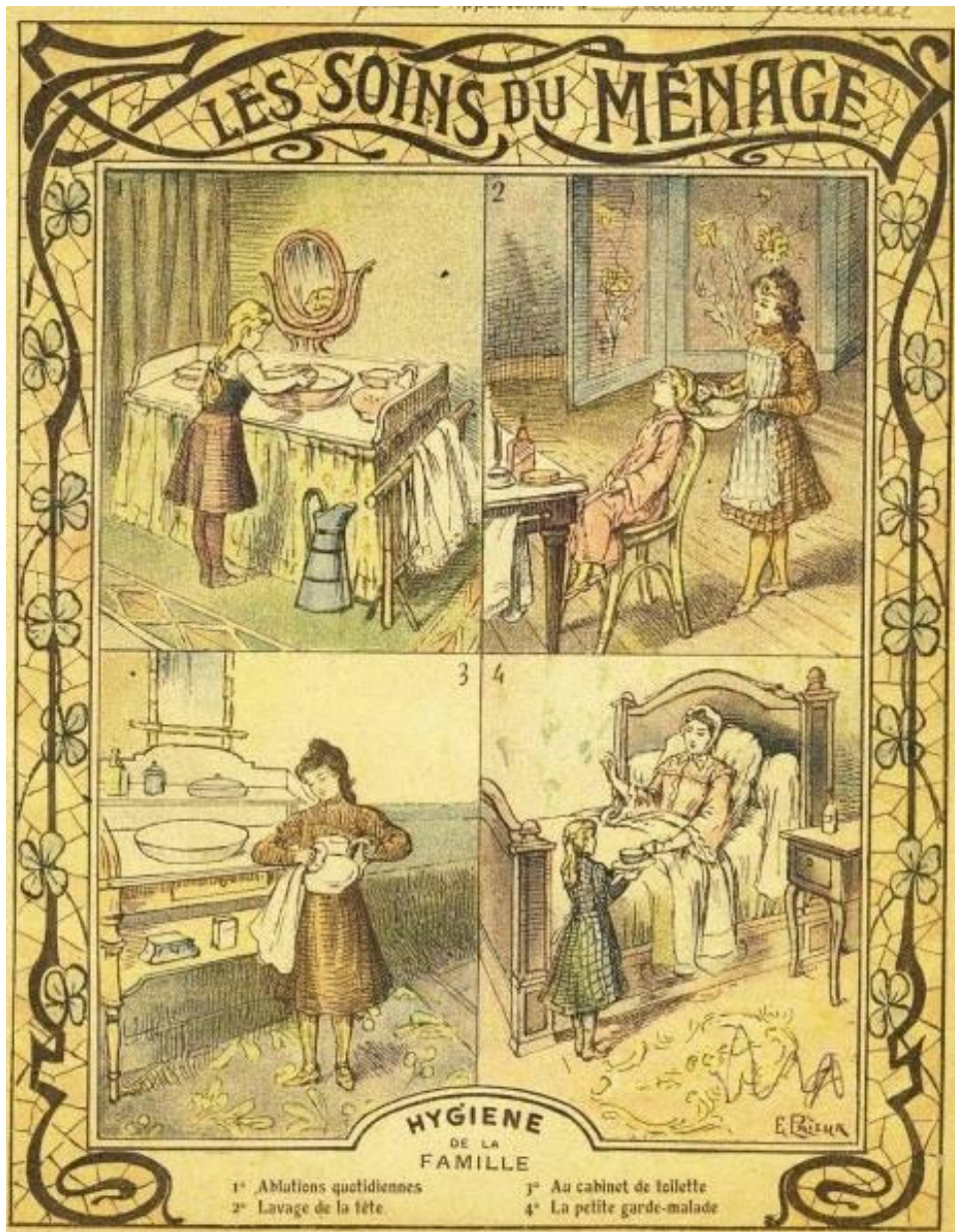


Grande effervescence ce jour-là, il fallait préparer tous les ustensiles : bassine pour recevoir le sang de la bête, cuve en bois soufrée, couteaux, hachoir, louche, table. Toute la fratrie, pour ne pas entendre le cri de « Rosalie », se réfugiait dans la chambre, la tête sous l'oreiller. Mais nous étions bien présents pour le casse-croûte : le foie encore tiède, rapidement grillé, couché sur une tranche de pain, quel délice !

Les semaines suivantes j'aidais ma mère à retourner dans la cuve les quartiers de viande salée, poivrés, enduits d'ail, de graines de coriandre, après essuyage avec un linge propre imprégné de vinaigre pour éviter les moisissures.

Le fumoir de la cuisine

Quelques années durant le fumoir construit au sein même de la cuisine servait encore pour de grandes plaques de lard, des saucisses que ma mère avaient faites avec des boyaux naturels nettoyés eux-aussi à l'eau vinaigrée, tout comme l'estomac. Celui-ci farci d'oignons, de légumes était consommé dès les jours suivants. Tant qu'il n'y avait pas de réfrigérateur une viande non traitée par salaison, dessiccation ou fumage était consommée sans délai, Tout au plus conservée un jour à la cave si on avait pris la précaution de la rôtir.



L'Osterputz

Que nous apprenions la nécessité du grand nettoyage : « Osterputz » après les mois de confinement de l'hiver, l'importance de l'aération des locaux comme de la literie était logique. C'est la lutte contre les microbes, les moisissures, les parasites. Je doute fort que les corvées de nettoyage des vitres, des planchers à la paille de fer, avaient, elles aussi une mission de formation qui fut d'ailleurs dévolue, après les années 50, à l'enseignement public.

Pour enseigner et former en matière d'hygiène et de santé les futures ménagères et mamans eurent donc, en section « Fin d'études primaires », leur propre manuel de sciences appliquées. Cela devait les mettre « en contact avec la réalité vivante de l'homme dans son milieu » y est-il mentionné.

L'hygiène alimentaire

En matière d'hygiène alimentaire, terme qui regroupe aussi bien l'hygiène des aliments et leur préparation que les notions de valeur nutritive, leur consommation en quantité raisonnable et équilibrée, les connaissances avaient nettement évolué. L'utilisation de nouveaux fruits et légumes, de nouveaux ingrédients, de nouveaux modes de conservation ou de préparation des repas, surtout de nouvelles données scientifiques doivent être portées à la connaissance de façon plus rationnelle.

Cet enseignement devenait d'autant plus important que des abus alimentaires avaient été relevés après les années de restrictions durant la guerre.

De nouvelles maladies sociales, tel l'obésité, le diabète, le tabagisme, l'alcoolisme, des maladies liées à des consommations excessives de graisse doivent être combattues.

Des appareils électriques

Pour avoir un habitat sain et un habillement propre quelques appareils électriques viennent sur le marché et simplifient les tâches quotidiennes : machine à laver, « frigidaire », bouilloire, fer à repasser. De nouveaux produits d'entretien viennent remplacer le savon de Marseille, les cristaux de soude, le vinaigre, la terre de Sommières, l'essence de térébenthine, certains efficaces mais parfois nocifs pour la santé selon les quantités utilisées ou leur manipulation sans précaution.

Les cours théoriques étaient complétés par des cours pratiques. Ces nouvelles notions amenèrent également des améliorations dans le domaine public.

Évolution de la salubrité publique

Parallèlement à ces avancées, une réelle prise de conscience des besoins sanitaires à Ostwald s'est fait sentir.

Différents travaux d'assainissement sont réalisés dans la commune : après le drainage de l'Ill comme la lutte contre les inondations, la mise en place accélérée de l'adduction d'eau courante potable, le début du tout-à-l'égout, le ramassage des ordures ménagères nettement moins volumineux qu'aujourd'hui.

Un nouveau plan d'urbanisme, la reconstruction, selon de nouvelles normes, des habitats détruits par le bombardement, changent le profil de la commune en extension.

Fini le tas de fumier dans la cour qui risque de polluer le puits, les rigoles remplies d'eaux usées qui attirent les mouches, moustiques, rats et autres porteurs de germes, la fosse à purin restera néanmoins encore un certain temps en fonction.

L'obligation du ramonage



Dans les maisons les foyers ouverts deviennent de plus en plus rares et l'obligation du ramonage annuel des cheminées permettant de diminuer les accidents d'intoxication par le CO₂. L'installation progressive de salles de bain et de WC avec chasse d'eau montrent une nette évolution de l'habitat apportant non seulement plus de confort mais permet aussi de répandre peu à peu des habitudes d'hygiène corporelle ou alimentaire.

1924, l'arrivée des sœurs garde-malades

Le 22 novembre 1923, au restaurant « À la Rose » fut constituée une Association intitulée « Association catholique de bienfaisance pour les malades à Ostwald » et sous-titrée « Katholischer Wohltätigkeitsverein für Krankenpflege in Ostwald ».



La maison située rue de l'Église occupée jadis par les sœurs garde-malades.

Lorsque, le 22 novembre 1923 au restaurant *À la Rose*, fut constituée une Association intitulée « Association catholique de bienfaisance pour les malades » (Katholischer Wohltätigkeitsverein für Krankenpflege in Ostwald), la préoccupation essentielle du groupe est d'obtenir l'affectation de sœurs garde-malades à Ostwald.

Pour ce, M. Kuntz et M. Steinlé s'adressent à la clinique Sainte-Odile à Strasbourg Neudorf qui est tenue par la Congrégation des sœurs du Très Saint Sauveur dites sœurs de Niederbronn.

La sœur supérieure de la clinique leur promet d'intercéder auprès de la mère supérieure du couvent.

En mars 1924, elle s'engage à faire tout son possible pour que deux sœurs soient affectées à Ostwald dès le mois de septembre. Cette information est accueillie avec satisfaction. Pour bien les accueillir, l'association prend aussitôt plusieurs résolutions. M. le Curé se charge d'inviter les familles à souscrire un abonnement aux soins et à verser un don pour constituer le ménage des religieuses.

Mme Darbois met à leur disposition un appartement au Château de l'Île. Les dames de l'association sont chargées d'acheter deux lits et l'équipement ménager de la cuisine.

Arrivées le 17 novembre 1924

Le 10 juillet tout est réglé : logement, mobilier, statuts de l'association. Fin août, sœur Virginia, supérieure de la clinique Sainte Odile, est invitée à visiter le logement.

Le 17 novembre 1924 arrivent à Ostwald sœur Augustin et sœur Marie Joseph. Elles sont installées au Château de l'Île où une croix (1) est érigée à l'angle sud-ouest. Mais cette situation ne convient pas à la Congrégation religieuse.

(1) Cette croix a été enlevée lors des travaux de rénovation en 1994. Elle est dressée aujourd'hui au carrefour des rues de Lingolsheim et du Lac, place du Curé Joseph Uhl.

Une maison pour les sœurs

Le 15 juillet 1925 l'association décide de construire une maison pour héberger les religieuses. La municipalité accepte de céder une partie du vaste jardin du presbytère qui est accessible par la rue. L'affaire est rondement menée.

La maison est inaugurée le 27 juin 1926 à 15 heures.

Un élan de générosité et de solidarité

Les sœurs sont installées. Encore faut-il qu'elles puissent vivre et subsister. L'association s'en préoccupe et y veille. Elle invite les villageois à souscrire un abonnement aux soins : en 1930, 350 familles y ont adhéré.

Une fois par trimestre des membres de l'association parcourent le village pour collecter les cotisations. Tous les mois le trésorier verse aux sœurs une somme qui leur permet de vivre. Jamais le bilan annuel n'a été déficitaire et il n'était question ni de subvention ni de « sponsoring ».

Il ne faut pas perdre de vue que la situation économique est alors loin d'être réjouissante.

Chômage, inflation, médiocre infrastructure, besoins alimentaires, etc. sont de règle. C'est dire que la communauté d'Ostwald fait preuve de générosité et de solidarité et que la présence des sœurs garde-malades est appréciée.

Les garde-malades

En décembre 1932 sœur Pierre remplace sœur Augustin mutée à Dingsheim. Puis arrive sœur Casilda.

En 1939 la guerre éclate. Le comité ne peut plus se réunir. Seuls les « collecteurs » (ils sont 9) poursuivent la quête trimestrielle. Mais en 1940 la collecte devient de plus en plus difficile et l'association doit être déclarée au N.S.V (National Sozialistische Volkswohlfahrt). Le 23 mai 1941 elle est dissoute.

Le N.S.V. prend les sœurs en charge. Cette même année sœur St Morand vient renforcer la communauté religieuse.

Le 25 septembre 1944, lors du bombardement d'Ostwald, la maison des sœurs est sérieusement endommagée : « *Plus de toit, plus de carreaux, plus de plâtre dans les pièces du haut...* ». La commune fait procéder aux réparations urgentes et les sœurs continuent d'y résider et d'y donner des soins.

Le 16 décembre 1945 l'association de Bienfaisance renaît de ses cendres.

Nouvelles modalités de fonctionnement

Les modalités de fonctionnement ont cependant évolué. La municipalité est davantage impliquée. Les statuts ont été réaménagés. Mais le village d'après-guerre évolue : sa population augmente, les mentalités changent ...

La législation sociale a progressé et les sœurs s'interrogent : peuvent-elles toucher de la Sécurité sociale les indemnités versées aux infirmières ?

L'Association a du mal à trouver des encaisseurs et à augmenter le nombre d'abonnés.

L'assemblée générale du 3 décembre 1953 approuve une réorganisation de la gestion des sœurs. Le conseil municipal a accepté le principe d'une régie municipale.

L'association ne veut cependant pas disparaître. Elle met ses disponibilités financières à la disposition de la commune et se dit prête à céder la propriété immobilière à la commune à condition que celle-ci s'engage à assurer l'entretien des infirmières religieuses.

À compter du 1er mars 1954 la municipalité leur verse une subvention mensuelle de 30 000 francs. Les questions de santé relèvent maintenant du domaine public.

« Une 2 CV acquise grâce à la générosité des habitants »

Les sœurs garde-malades poursuivent leur action dans la commune. En 1962, leur maison est agrandie et modernisée (salle de bains, chauffe-eau, chambres, toilettes, salle de soins, salle d'attente, etc.).

Pour se déplacer et assurer les soins à domicile elles disposent d'une 2 CV, acquise grâce à la générosité des habitants d'Ostwald. « *Ces messieurs du Conseil municipal, le maire Léon Hoerlé en premier, ont fait la quête...* »

Le 28 janvier 1969 sœur Pierre fête ses 80 ans. « *Tous les jours elle va encore soigner des malades et aide la communauté comme elle peut...* ». Le 10 septembre 1970 elle célèbre son jubilé de diamant (60 ans de vie religieuse). Hélas, avec l'âge ses forces et sa santé déclinent. Elle décède le 16 octobre 1971. « *Elle était très bonne et*

compréhensive... Elle avait toujours le sourire... »

Le 1er avril 1975 la communauté des sœurs d'Ostwald adhère à l'association Santé - famille créée en association avec les sœurs de l'Assomption de la Montagne Verte. En mars 1976 sœur Casilda est hospitalisée à la clinique Ste Odile.

Sœur Constantia qui a exercé pendant 36 ans au Cameroun, la remplace. Les religieuses garde-malades prennent de l'âge : de moins en moins de jeunes entrent dans les congrégations religieuses pour en assurer le renouvellement.

En septembre 1979 la communauté d'Ostwald est fermée. Au Centre culturel, le maire et le conseil municipal, le curé et le pasteur, les habitants de la commune leur rendent un ultime hommage pour tout ce qu'elles ont apporté à ceux qui ont connu la souffrance ou la maladie... Une page d'histoire est tournée.



La relève :

l'association Santé et Familles

En 1975, suite à un manque de relève dû à une pénurie de vocations, les religieuses d'Ostwald et de la Montagne-Verte entreprennent des démarches avec des usagers et des responsables d'associations pour préserver l'existence des deux structures de soins qui pratiquaient le tiers payant. La municipalité d'Ostwald s'y associe.

Le 1er avril 1975, parce qu'il n'y a pas de relève en raison de la pénurie de vocations religieuses, des démarches sont entreprises pour préserver l'existence des deux structures de soins qui pratiquaient le tiers payant. Elles mobilisent la congrégation des sœurs du Très Saint Sauveur de Niederbronn pour Ostwald ainsi que la congrégation des Petites sœurs de l'Assomption pour le centre de soins de la Montagne-Verte, aussi des usagers et des responsables d'associations. La municipalité d'Ostwald s'est associée à l'initiative.



La salle de soins installée jadis rue de l'Église à Ostwald.

1975, une assemblée générale

Le 30 janvier 1975, une assemblée générale constitutive de l'association centre de soins Santé et Famille se tient sous la présidence d'un habitant d'Ostwald, Lucien Heinrich. Sept membres siègent au conseil d'administration de la nouvelle association, parmi eux, au départ :

- Fernand Oster qui est ostwaldois a quitté le conseil en 1986 mais est resté réviseur aux comptes pour l'association.
- Gabrielle Scheffler, également ostwaldoise, a quitté le conseil en 1986 mais est restée comme infirmière diplômée d'État (DE) vacataire sur le secteur d'Ostwald et cheville ouvrière de la commission de prévention de l'association.
- Marie-Thérèse Peltre, directrice d'école à la Montagne-Verte, vice-présidente à la création, a quitté le conseil en 1986.
- Germaine Beyer, Alfred Bronner et François Daechler, tous trois de la Montagne -Verte.

Dans le collège des salariés, siègent sœur Clotilde Boutry, infirmière DE, et Christiane Prigent, rééducatrice en dyslexie au centre de la Montagne-Verte.

Depuis la création en 1975, entre les congrégations et l'association centre de soins Santé et Famille, les deux centres ont une très large part d'histoire commune en raison de leur regroupement juridique. Les présidents respectifs furent : Albert Christoph, un Ostwaldois, Bernard Baumgartner de la Montagne-Verte quitte pour des raisons professionnelles en 1989, Francine Matter, Ostwaldoise, prend la relève jusqu'en 2006.

Les religieuses quittent Ostwald

L'année 1979 marquera un nouveau tournant. Les sœurs garde-malades quittent

définitivement la commune. La municipalité et les habitants d'Ostwald rendent un dernier hommage le 16 septembre 1979 aux sœurs Morand, Constanca et Marie-Odile à l'occasion d'un office œcuménique suivi d'une réception. Une page d'histoire se tourne. Aujourd'hui encore avec émotion les « grands » anciens d'Ostwald évoquent la présence des sœurs garde-malades.

Au centre de soins

En 1980, l'association étend son secteur et reprend le centre de soins de Lingolsheim. Mais la même année, grave alerte, le Contrôle médical régional juge que le centre de soins d'Ostwald ne remplit plus les conditions nécessaires pour être classé. Une action déterminée s'engage immédiatement aboutissant en 1981 au maintien du centre avec le concours financier de la commune d'Ostwald par une subvention d'équipement.

Des abattements tarifaires des soins

Entre 1980 et 1982, le centre de soins connaît des difficultés financières. Le paiement des salaires du personnel est bloqué par la banque. Les difficultés sont essentiellement liées à la chute des soins infirmiers mais surtout aux abattements tarifaires des soins. Une fois de plus, la barre est redressée grâce aux subventions communales d'Ostwald, à celles de la Sécurité sociale et de la communauté des Compagnons d'Emmaüs de la Montagne-Verte. Le dépôt de bilan est évité.

À présent, grâce à une situation financière bien maîtrisée et à une équipe d'infirmières compétentes et motivées, le Centre de Soins est toujours au service des Ostwaldois pour assurer soins et réconforts aux malades.

INAUGURATION DES NOUVEAUX LOCAUX DU CENTRE DE SOINS - Rue de l'Eglise à OSTWALD LE 11 FEVRIER 1989



Photo
Francine
Matter.

La roulette du docteur Adam dentiste à Ostwald

Après 1870 beaucoup d'Ostwaldois travaillent à l'usine de Graffenstaden et ils iront consulter les médecins du lieu. Pour les dents c'est le barbier Sprecher qui les arrache dans son arrière-boutique ! Les consignes d'hygiène dentaire recommandaient déjà un brossage des dents au minimum une fois par jour, mais comme il n'y avait pas de dentiste avant 1950, peu s'en souciaient. Les vieilles personnes édentées étaient légion.

Le docteur Adam était-il vraiment le tout premier dentiste à Ostwald?



Fauteuil de dentiste des années 1950.

Jean-Paul Mathern ne le sait pas. « Par contre, dit-il, ce qui est sûr et que je ne peux oublier, c'est l'appréhension que j'éprouvais lorsque, après une rage de dents, mes parents m'ordonnaient d'aller consulter le Dr Adam pour me faire torturer à la « roulette ».

Cela devait se passer dans les années 1955.

J'y suis allé à plusieurs reprises et peu à peu la peur s'est dissipée. Certes, la roulette continuait à faire mal, mais la gentillesse et le calme de Mr Adam m'apaisaient. Il en était de même de la belle vue que l'on avait de son « fauteuil », sur la verdure, les fleurs et les serres de l'horticulteur Hanauer dont l'entrée se situait rue Neuve.

Je n'avais pas loin pour rejoindre son cabinet, rue des Vosges, à l'étage d'une belle et grande maison blanche toute neuve. Elle venait d'être construite après les dommages de guerre qui ont détruit la maison précédente qui se trouvait sur ce terrain. À sa gauche, sur la même propriété avait été installé une baraque provisoire en bois où je passais régulièrement acheter chez les « Wickers », quelques bouteilles de bière pour mon père.

Le bombardement d'Ostwald avait causé mort et désolation dans ce périmètre et la vie reprenait. » malgré tout.

Une première pharmacie

Jacqueline Dano ouvre une pharmacie à Ostwald en 1954.

En 1857, il n'y avait qu'une pharmacie dans le canton. Elle était installée à Fegersheim. Avant 1939, il n'y avait à Ostwald ni médecin, ni pharmacie.

Dans les années 50, les médicaments ne sont pas, comme aujourd'hui « prêts à l'emploi ». Le pharmacien doit préparer certaines mixtures et une infirmière doit les administrer.

C'est Jacqueline Dano qui a ouvert une première pharmacie à Ostwald. La licence lui permettant l'exploitation de son officine est datée du 25 septembre 1954. Elle est d'abord installée rue des Vosges puis déménagera au 3, rue du Général Leclerc où se trouvait auparavant le restaurant de Monsieur Lips. Son fils, Ivan Dano, reprend l'officine le 1^{er}



décembre 1990 et s'installera en 2006, au 4, rue de la Hollau.

Avec les logements nouvellement construits au nord de la commune, dans les années 1970, M. Fix ouvre la pharmacie du Wihrel, au 1, rue de la Chapelle.

Au sud d'Ostwald, une troisième officine sortira de terre, la pharmacie du Colvert au 17A, rue du Maréchal Foch.

Les tournées du docteur

Marianne Schaeffer, originaire d'Illkirch, a été la première femme médecin à Ostwald. Puis sont arrivés les Dr Léon Danner puis Pierre Durr. Ce dernier a confié quelques souvenirs et évoque l'évolution de sa profession depuis la fin des années 1950.

Au début des années 1950, docteur(e) Marianne Schaeffer originaire d'Illkirch, ouvre le premier cabinet médical à Ostwald, 102, rue du Général Leclerc. Les Ostwaldois s'étaient jusque-là, en fonction de leur domicile et de leurs us, adressés à des médecins établis à Illkirch (Froelich, Ledoux, Troesch, Furderer...), à Lingolsheim (Hoff, Weill, Clauss,...) à la Montagne-Verte (Keiling...).

Dans un premier temps, les médecins traditionnels ont conservé leur clientèle mais les nouveaux habitants ont spontanément fait confiance à la jeune femme dont la gentillesse, la disponibilité, l'efficacité ont rapidement été reconnues et appréciées.

Deux médecins : Léon Danner puis Pierre Durr

Début 1959, le docteur Léon Danner ouvre un cabinet dans le village, à l'étage de l'auberge « À la Rose ». Le 1^{er} juin 1959, le docteur Pierre Durr reprend le cabinet de Melle Schaeffer qui quitte la commune après son mariage.

Libéré des obligations militaires après ses études Pierre Durr souhaite s'installer à son compte à proximité de Strasbourg et profite de l'opportunité de la vacance d'un cabinet médical à Ostwald. Au cours de ses études et des divers remplacements ou suppléances qu'il a effectuées, il a découvert les problèmes auxquels le médecin peut être confronté.

Dr Pierre Durr : « *Lors de ma première consultation, la salle d'attente était pleine, certains étaient surpris...* ».

Recevant sans rendez-vous et conformément à ses principes, il règle le cas de chaque consultant dans la journée, avant d'entreprendre les visites. Les journées sont longues. Les conditions de vie, les technologies disponibles sont encore élémentaires. Le téléphone n'est pas répandu. On en dispose au bureau de poste, au travail, chez un voisin. Souvent un membre de la famille se déplace au cabinet médical pour demander une visite. À partir de 5h30 on sonnait à la porte du cabinet pour demander une visite et lorsque le médecin commençait ses consultations à 8 h, 3 - 4 visites étaient programmées.



Les visites à domicile

Son sommeil était systématiquement abrégé. En se rendant à son travail à l'usine le mari venait demander une visite pour sa famille.

Pour ne plus être sorti du lit aux aurores, Pierre Durr affiche une feuille à la porte d'entrée pour y noter les demandes de visites non urgentes pour la journée. Quand le médecin commence sa tournée, il a établi un programme. Mais il arrive que, lorsqu'il rentre, une ou plusieurs demandes se sont rajoutées. Il reprend sa voiture et repart, parfois dans un quartier qu'il vient de quitter (pas de tél. portable !).

Pour les patients, les moyens de déplacements sont limités. Les rotations du trolleybus ne sont pas fréquentes, le vélo est déjà commun et la marche reste le déplacement le plus simple. De ce fait, il est plus facile de faire venir le médecin à la maison que d'aller le voir en consultation. En 1960, les services d'urgence de l'hôpital, SAMU, SOS médecin, etc. n'existent pas. Le médecin est sollicité pour chaque problème de santé, à toute heure, le jour, la nuit, les dimanches, les jours fériés.

Pour pouvoir bénéficier de quelques heures de repos et de détente et d'assurer une permanence des soins, les médecins d'Ostwald, de Lingolsheim, de la Montagne Verte, sous l'impulsion du Docteur Hoff, organisent un tour de garde, publié dans la presse, pour les services de nuit et de fin de semaine du samedi midi au lundi matin 8h.

« On fait confiance »

À cette époque aussi, les spécialistes ne sont pas nombreux. Le médecin généraliste est ainsi, pédiatre, gynécologue, urgentiste, rhumatologue... Beaucoup de malades refusent de se faire hospitaliser : ils craignent de mourir. « À l'hôpital on meurt », pensent-ils. Ils sont souvent pris en charge à domicile.

De son côté, il connaît progressivement les villageois, leurs familles, sur trois générations, leurs liens, leurs activités, leurs problèmes, loisirs et le devenir des enfants.

Les visites lui permettent de connaître les conditions de vie à domicile. Il peut ainsi adapter les traitements. En hiver, toutes les pièces n'étaient pas chauffées. La chambre à coucher était souvent froide et il fallait en tenir compte.

Concernant les prescriptions médicales, les médicaments ne sont pas, comme aujourd'hui « prêts à l'emploi ». Le pharmacien doit préparer certaines mixtures et une infirmière doit les administrer.

Pour cela, les sœurs garde-malades (Pierre, Casilda, Morand) sont des auxiliaires efficaces et toujours disponibles. Efficaces, elles se déplacent dans les familles et soignent aussi dans leur salle de soins.

Dr Pierre Durr : « En 1960, les services d'urgence de l'hôpital, SAMU, SOS médecin, etc. n'existent pas. Le médecin est sollicité pour chaque problème de santé, à toute heure, le jour, la nuit, les dimanches, les jours fériés. ... »

À ces soins individuels, le Docteur Durr ajoute un autre service demandé par la commune : la vaccination des élèves des écoles.

Au cours de sa scolarité à l'école élémentaire chaque enfant est vacciné contre la variole, la diphtérie, le tétanos, la coqueluche. À l'occasion une campagne antipolio pouvait s'imposer. Il fallait absorber un sucre imbibé...

C'était le début des campagnes de vaccinations antipolio suite à une épidémie et les adultes de la commune étaient également concernés. Le vaccin était administré par voie orale ! Pour réaliser ces opérations, la municipalité mettait à disposition les locaux de la mairie, une secrétaire avec la liste des patients à vacciner, un homme de main, le concierge de l'école, George Klein, pour tenir en cas de nécessité les sujets trop remuants.

Les sœurs garde-malades effectuaient sur place la recherche d'albumine dans les urines et assistaient le médecin dans la préparation des injections.



En 1972, la population d'Ostwald a beaucoup augmenté avec la construction de la cité du Wihrel. Ce nouveau quartier accueille une population plus citadine et cela change les habitudes villageoises. De nouvelles technologies se multiplient, télévision, téléphone, les transports publics se développent. De nouveaux auxiliaires médicaux s'installent : un kiné, M. Goehlinger, des infirmières comme Mme Jaxel.

Les sœurs quittent la commune et

l'association « Santé et Famille » reprend leur Centre de soins. En 1972 le docteur Pierre Durr transfère son cabinet rue des Frères, au-dessus de la pharmacie du Wihrel de M. Fix qui vient d'ouvrir. Il sépare ainsi son domicile et son activité. Dès lors les services médicaux et paramédicaux se développent pour aboutir à la situation qui est aujourd'hui familière aux Ostwaldois. À la retraite depuis quelques années, Pierre Durr conserve un très bon souvenir des débuts de sa carrière et de ses relations avec les patients d'Ostwald.



En 1972, la population d'Ostwald a beaucoup augmenté avec la construction de la cité du Wihrel.

La médecine au 19e siècle

Nous disposons de peu d'informations sur les médecins qui soignaient à Ostwald., et il n'y en a aucun à Ostwald jusqu'au début des années 1950.

Dans les registres de décès de l'état civil il est fait mention de Donat FUX un jeune praticien d'Illkirch qui signe comme témoin dans des actes de décès en 1826, 1827, 1828.

Nous trouvons aussi quelques noms dans les minutes notariales de Lingolsheim. Il y est fait parfois mention de médecins dans les inventaires après décès !

3.10.1835 : le Dr PFITZENMEYER reçoit 10 fr

26.3.1842 : le médecin (le nom n'est pas indiqué) reçoit 15 fr. La défunte a 34 ans.

9.10.1846 : M. LOBSTEIN médecin à Koenigshoffen reçoit 16 fr. La garde malade 5 fr. (C'est une femme du village). La personne décédée n'a que 39 ans !

15.12.1860 : le Dr ENGEL a touché une somme de 12 fr. La garde-malade qui a veillé la défunte reçoit 6 fr.

9.12.1865 : le Dr ROTH, médecin à Wolfisheim, est mentionné. Le défunt a 47 ans.

11.1.1866 : Ce sont trois médecins qui sont mentionnés pour soigner la femme de l'aubergiste Büchler. Elle est âgée de 38 ans. ROTH médecin à Wolfisheim 35 fr. ENGEL médecin à Strasbourg 15 fr. GOLDSCHMITT médecin à Illkirch 90 fr.

28.4.1866 : le Dr GOLDSCHMITT de Graffenstaden reçoit 23 fr. La défunte a 57 ans.

5.1.1867 : mention du Dr ROTH qui reçoit une somme de 18,60 fr. Âge de la défunte : 48 ans.

24.3.1870 : le Dr GOLDSCHMITT, médecin à Graffenstaden, 35 fr.
La défunte est âgée de 27 ans !

14.1.1871 : le Dr GOLDSCHMITT 20 fr. La défunte est âgée de 42 ans.

12.3.1873 : le Dr GOLDSCHMITT 30 fr. pour soins donnés. Le défunt a 61 ans.

Le Dr GOLDSCHMITT soigne aussi à la Colonie à Ostwald. Il s'est surtout fait remarquer pour son dévouement en 1870 lorsqu'il soigne les soldats blessés le 16 août 1870 à Illkirch au pont de la Hollau. Ces blessés ont été transportés à Ostwald et soigné par les sœurs enseignantes à l'école nouvellement construite qui sert d'infirmerie. Quatre d'entre eux décéderont à Ostwald et reposent au cimetière.

Il a également pu ravitailler les gens du Neuhof ou il était apprécié.

Le Dr David GOLDSCHMIDT * est né à Fegersheim le 23 janvier 1832, il fait des études de médecine à Strasbourg, publie sa thèse en 1859 et s'installe à Graffenstaden. En 1872, il devient médecin cantonal de Neudorf-Neuhof. En 1912 il s'établit à Paris. Auteur de plusieurs articles, il rédige aussi un livre sur les événements du siège de la ville, « *1870. Autour de Strasbourg assiégé* » publié en 1912. Il est décédé à Paris le 4 mars 1926. Une rue au Stockfeld à Strasbourg porte son nom.

* Notes biographiques : Bertrand Rietsch : Fegersheim – Ohnheim dictionnaire Biographique page 66, avec portrait.
J. Cl Fritsch : Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne 13, 1988 page 1238

Après 1870 beaucoup d'Ostwaldois travaillent à l'usine de Graffenstaden. Ils iront consulter les médecins du lieu qui en compte déjà plusieurs. On peut citer entre autres les Dr Levy, Edel, Froehlich ... qui sont établis à Illkirch et Graffenstaden.

J.-M. W. - 16.8.2019

L'arrivée de l'eau potable, un enjeu majeur de santé

***Jusqu'au milieu des années " cinquante ", il n'y avait pas de conduite d'eau potable, ni de tout-à-l'égout dans la rue du Château à Ostwald.
Les nouvelles installations ont amené un confort sanitaire
et du confort tout court.***

« Chez mes parents, jusqu'au milieu des années cinquante, il n'y avait pas de conduite d'eau potable, ni de tout-à-l'égout dans la rue », se souvient Stephan Huck. Rue du Château à Ostwald, il y avait chez eux une pompe à eau manuelle, (Schepfbrunne) dans la cour et une autre au fond du jardin. L'eau était pompée dans un seau qui était amené à la cuisine.

Cette cuisine était dépourvue d'évier car il n'y avait pas encore d'écoulement possible dans un égout collectif. Le rinçage des aliments se faisait dans des bassines posées sur des planches sur tréteaux. Cette cuisine servait aussi pour la toilette. Les eaux usées étaient recueillies dans un autre seau et déversées dans le jardin. Le cabinet (WC) était à l'extérieur, derrière la maison. « *Nous n'étions, de loin, pas les seuls dans ce cas* », précise Stephan.

Le lavoir municipal

La lessive se faisait dans une lessiveuse posée sur la plaque d'une cuisinière à charbon, puis plus tard, sur le feu d'une gazinière (gaz en bouteille de 13 kg). Pour rincer le linge, Stephan accompagnait parfois sa mère, avec une remorque (Anhenger), jusqu'au lavoir municipal (Wäschbritch) situé sur un ponton au-dessus de l'III, près de l'actuel centre culturel. Il se souvient avoir aidé à essorer les draps, en les torsadant à fond.

Vers 1956, j'avais 10 ans, une conduite d'eau a été posée dans notre rue, avec un raccordement pour chaque maison. C'était aux propriétaires de prévoir la tranchée nécessaire pour poser la conduite jusqu'à l'endroit « hors-gel » où devait être placé le compteur d'eau.

Creuser dans la cour

Comme notre maison était dépourvue de cave, il a fallu poser ce compteur dans le cellier semi-enterré situé sous la grange. Pour cela il a fallu creuser dans la cour, sur une longueur d'environ 12 mètres, avec comme obstacles les fondations des dépendances de l'ancien château qui était situé tout près et qui fut démoli vers 1870. C'étaient des gros blocs en grès des Vosges qu'il a fallu casser à coups de grosse masse. Tout naturellement, je fus mis à contribution. Ce n'était pas facile, le tout se faisant à la main, avec pelle, pioche, marteau et burin. À l'époque, il n'y avait pas de perceuse à percussion.

Premier robinet dans le cellier

Le raccordement a fini par se faire. On voyait pour la première fois, des étaux de chantier pour immobiliser les tuyaux et des filières pour les fileter. « *Nous disposions alors, d'un robinet d'alimentation dans le cellier, et d'un autre (tout près), à l'extérieur de la grange, mais toujours pas dans la maison* », note Stephan.

C'est bien plus tard, une fois adulte, qu'il a été possible d'installer un évier dans la cuisine des parents en amenant l'eau du réseau par un tuyau (en acier galvanisé) passant par le grenier et qu'il a fallu fortement isoler à cause du gel en hiver.

Le tout-à l'égout ne fut installé qu'au début des années soixante, une fois que les conduites d'évacuation, situées sur les axes principaux (rue du Gal Leclerc, rue du Mal Foch), furent remplacées et renforcées.

Les conduites du tout-à-l'égout

Dans la maison, l'écoulement passait par la fosse des WC dont le trop plein se déversait dans un premier regard bétonné par la famille puis dans le 2ème regard (officiel), posé près de la limite côté rue, et qui était relié au collecteur.

En 1980, les parents, ayant dû faire refaire une partie de la maison, suite à un

sinistre, en ont profité pour adjoindre une salle de bains avec les WC à l'intérieur.

Les conduites du tout-à-l'égout ont été à nouveau remplacées dans les années 80, vu l'agrandissement du village qui est devenue une ville.

C'est là que mes parents ont eu la surprise, longtemps après, de constater que leur maison avait été oubliée au moment des nouveaux branchements !

L'ancienne fosse et les deux regards étaient remplis à ras bord ! Le pompage et le raccordement furent effectués illico par le SDEA, le Syndicat des eaux et de l'assainissement.

Que de changements, au niveau du confort sanitaire et du confort tout court !
« Les temps anciens étaient durs mais ils m'ont permis d'apprécier à leur juste valeur, le progrès et l'amélioration de nos conditions de vie », explique Stephan.



Ouvriers sur le chantier pour des travaux d'assainissement à Ostwald.

Archives collection Lamboley

Les fièvres paludéennes aux bords de l'III

Jadis, l'existence d'eaux stagnantes menaçait les habitants, hommes et bestiaux. Les crues de l'III ont été source de désolations et de malheurs pour les riverains.

Ostwald est située dans la plaine d'inondation de l'III. Le ban de la commune s'étend sur la rive gauche de l'III. Son relief est uniforme et descend en pente douce du Sud vers le Nord. Les crues de l'III ont été source d'inquiétudes, de désolations et de malheurs pour les riverains. La faible pente en amont de Strasbourg, a rendu son cours sinueux, peu profond, érodant les rives convexes et créant des îles d'alluvions sur les rives concaves. En même temps des chenaux latéraux ont constitué un lacis de bras inondés au moment des crues, occupés par des roseaux et des marécages lorsque l'eau s'est retirée. La nappe phréatique est peu profonde et lorsque la topographie s'y prête, elle s'écoule par résurgence (Brunnwasser).

Sable, gravier et forêt

Les sols sont constitués de dépôts récents, fins et argileux sur des alluvions plus anciennes de sable et de gravier. La terre n'est pas fertile et la forêt constitue la végétation naturelle. Les secteurs plus secs, plus caillouteux sont des *aegert*, landes et friches. Le long de la rivière des prairies naturelles sont régulièrement inondées. Ces zones humides sont porteuses de maladies. L'existence d'eaux stagnantes en faisait des lieux dangereux du moins inquiétants pour la santé de ses habitants, hommes et bestiaux. Les fièvres paludéennes étaient très répandues.

Le caractère peu rentable de ces terres contribuait également à leur mauvaise presse auprès des économistes et des paysans. Une politique d'assèchement et la mise en service d'un canal de décharge et d'un canal d'alimentation qui permettent d'en contrôler le débit à l'entrée de Strasbourg ont mis fin à cette situation.

Extrait de la bataille d'Entzheim, gagnée le 4 octobre 1674, par l'armée du roi de France aux ordres du Mal de Turenne, sur l'armée de l'Empereur d'Autriche commandée par les Ducs de Bournonville et de Lorraine. Elle a été dressée par le chevalier de Beauram, géographe du Roi.

Au Nord Est, en bordure de l'III, est mentionné le village d'Illwickersheim : le long de la rivière s'étalent des prairies naturelles, inondées et marécageuses ; une route traverse le village, en direction du Nord, Strasbourg et du Sud, Geispolsheim. Elle sépare les prairies d'une vaste forêt, parcourue par des méandres de l'III.

*Au Sud-ouest du village, une clairière correspond à de terres cultivées, le **Kirchfeld***



La forêt occupe l'essentiel du ban communal et laisse peu d'espace pour les cultures.

13^E SIÈCLE : LES PREMIERS HABITANTS AU CHÂTEAU

Vers 1220 les premiers sédentaires s'établissent dans un château construit dans ce milieu naturel peu favorable à l'implantation humaine.

L'essor du commerce et de l'artisanat de Strasbourg avait incité l'Empereur Frédéric II à renforcer la protection de la ville et à construire, en amont, un château fort sur une île.

Pour le réaliser il avait besoin de main d'œuvre et y installa des serfs. Ceux-ci survécurent au château et constituèrent une petite communauté agricole dans un

domaine féodal administré par Strasbourg après 1418.

La commune change de nom

En 1681, intégrée au Royaume de France, la ville et sa banlieue profitèrent de la paix et se développèrent tout en continuant de subir des inondations. La R française marque l'émancipation de la

communauté qui affirme son autonomie, abolit les privilèges et les droits seigneuriaux. Elle se proclame Commune et, en s'agrandissant, déplace le cœur du village des bords de l'Ill vers « l'intérieur ».

Elle change même de nom pour devenir Ostwald. Mais elle devra encore attendre jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle pour pouvoir assurer son autonomie et réaliser ses projets...

LA BELLE FORTERESSE WICKERSHEIM

EBERHARD D'ANDLAU, AU 13^E SIÈCLE, NOTE QUE « LORS DE SA CAMPAGNE DÉVASTATRICE DE 1246, L'ÉVÊQUE HENRI DE STAHLECK SE VENGE DU SOUTIEN DES ANDLAU AUX HOHENSTAUFEN ET DÉTRUIT LE CHÂTEAU D'ANDLAU.

'ALORS L'ÉVÊQUE SE RENDIT AVEC LES SOUABES EN ALSACE ET PRIT TOUTES LES VILLES, TOUS LES CHÂTEAUX QUE TENAIENT L'EMPEREUR FRÉDÉRIC ET SON FILS LE ROI CONRAD. IL DÉTRUISIT DEUX BELLES FORTERESSES, WICKERSHEIM ET CRONENBOURG. IL FIT INCENDIER LES AUTRES PETITS CHÂTEAUX COMME HALDENBOURG, ANDLAU ET OBERNAI.'

LE CHÂTEAU WICKERSHEIM EST LA FORTERESSE À L'ORIGINE DE L'ACTUELLE VILLE D'OSTWALD. GUY MAURER, HISTORIEN LOCAL, SIGNALE QUE LE SITE S'APPELAIT BURG WICKERSHEIM, DEVENU ILLWICKERSHEIM - POUR NE PAS CONFONDRE AVEC LE VILLAGE DE WICKERSHEIM.

Après la destruction du château en 1246, l'île est occupée par des notables strasbourgeois et les terres sont cultivées.

En 1747, les héritiers de l'Ammeister Reysen et M. Bienvenu, professeur de langues à Strasbourg, y possèdent une campagne (propriété).

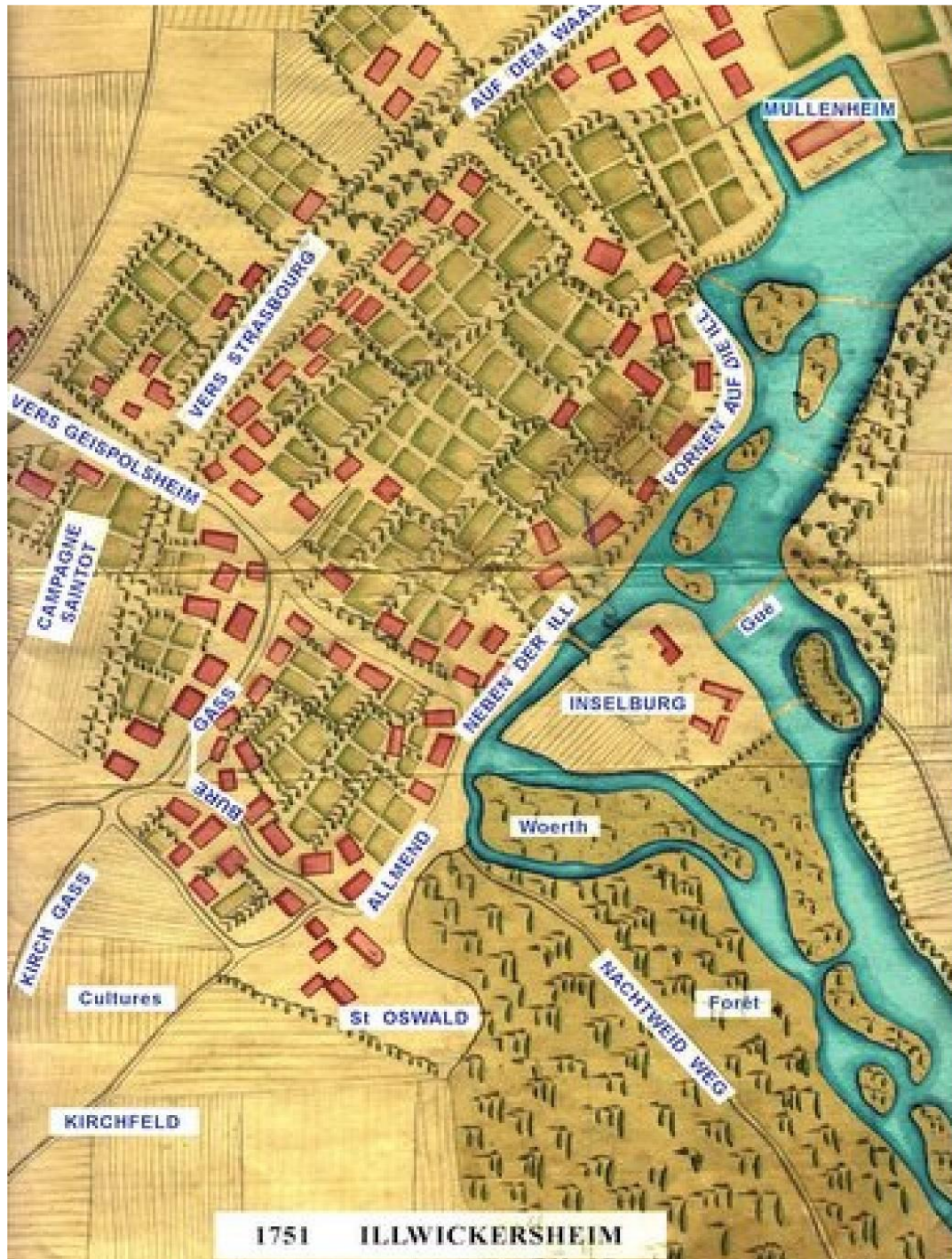
À la fin du XIX^e siècle, Léonard Heydt acquiert l'île entière. Il y fait construire le château toujours visible, entouré de prairies alluviales et d'un parc planté d'arbres exotiques.

Au nord de l'imposante villa du château, une maison à colombages héberge le jardinier. Vers l'arrière, une grange ferme la cour. Vers l'avant, un mur crénelé constitue le mur d'un préau abritant calèche et char à bancs. Autour, enclos par un muret, dans un jardin d'agrément, alternent plates-bandes fleuries, rosiers grimpants, arbustes et banquettes.

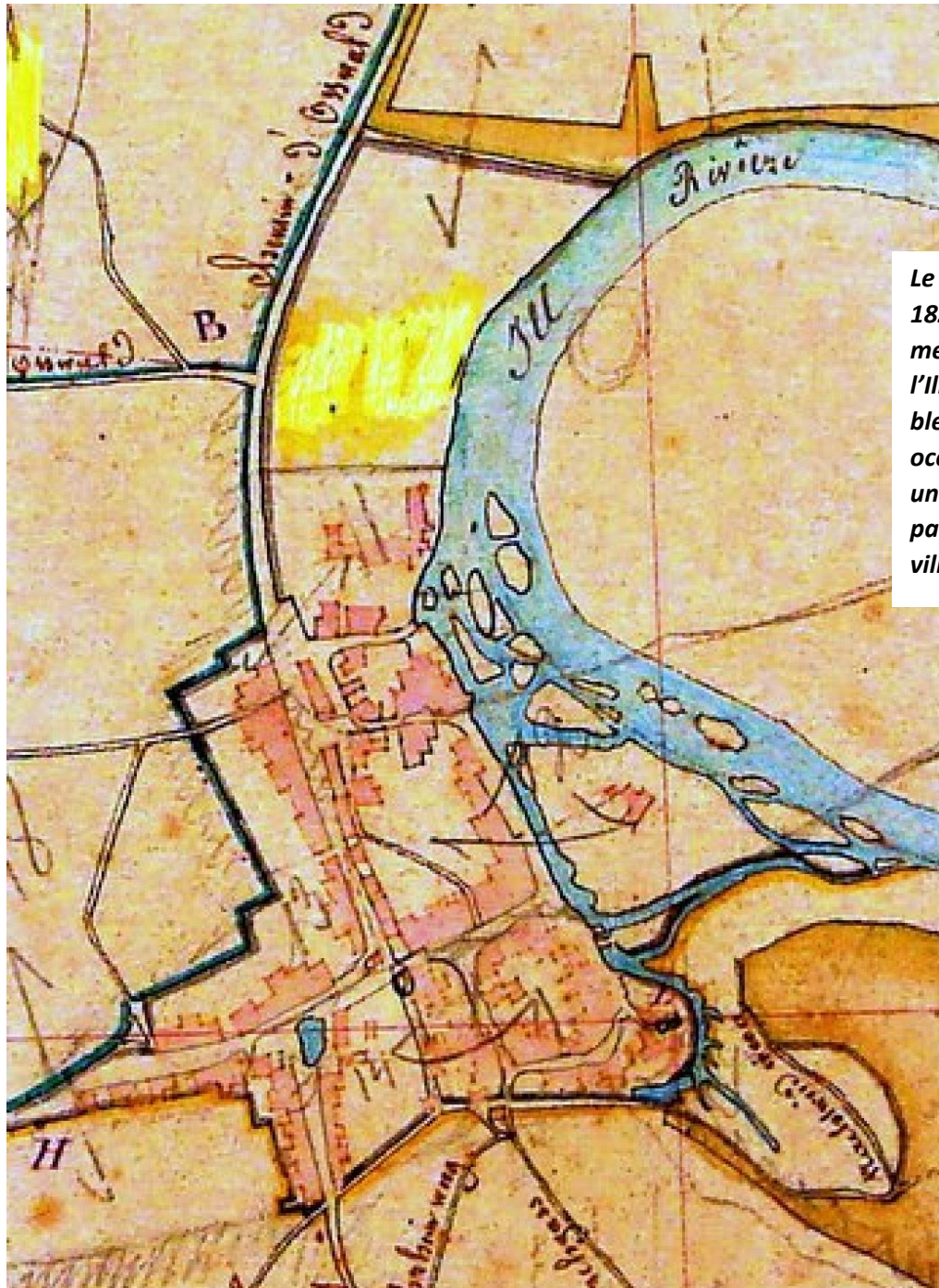
À l'angle sud-ouest une tour ronde, où est rangé l'outillage, donne à l'ensemble un air de forteresse. Le château redevient une résidence dont les espaces verts sont entretenus par un agriculteur voisin. En 1992 « les Grandes Étapes Françaises » s'engagent à doter Ostwald d'un équipement hôtelier prestigieux tout en préservant le bâtiment historique. L'ensemble a maintenant un air de village alsacien aux couleurs typiques avec ses colombages et balcons fleuris, dominé par la silhouette majestueuse du château.



ILLWICKERSHEIM AU BORD DES MÉANDRES DE L'ILL



ILLWICKERSHEIM en 1751. Cet extrait est une partie de la Carte qui accompagne le terrier du baillage d'Illkirch (cadastre) que Louis XV a fait établir pour connaître qui paie des impôts à qui. Il n'y a pas de rues tracées dans le village ! On circule sur l'**Allmend** biens communaux encore appelé **Parcours**. L'Ill s'étale largement, enserre des îles, est de faible profondeur : plusieurs **gués** permettent de la traverser. Autour du village les terres sont cultivées et représentées par des champs en lanières.



Le village en 1824. Les méandres de l'Ill (couleur bleue) occupaient une bonne partie de la ville actuelle.

Plan cadastral de 1824 : premier plan cadastral de la commune, après la Révolution. Les limites du ban communal sont marquées par le Bannscheidgraben (fossé marquant les limites). De nombreux chemins sont précisés, vers Strasbourg, Lingolsheim, Geispolsheim, de multiples chemins vicinaux accèdent aux cantons cultivés. La forêt est maintenant qualifiée de communale et subsiste à la limite du ban : au Nord Est (Niederwald) et au Sud Est (Nachtweid) dans la boucle de l'Ill, sur tout le Sud Est (Breitlach) ainsi que dans la partie centrale au Sud du chemin de Lingolsheim. Le cours de l'Ill n'a pas changé depuis 1751. Sont maintenant mentionnées les sources, résurgences dont la source Saint Oswald qui, derrière l'église dont il subsiste le chœur, constituent un véritable réseau hydrographique.

Les maladies à la fin du XVIIIe

À Ostwald comme dans tous les endroits marécageux du bassin rhénan, la population souffrait de maladies respiratoires, rhumatismes, fièvres, dysenterie, typhus, varicelle, crétinisme, variole.

Dans le livre "Strassburg vor hundert Jahren" paru en 1888, l'auteur Herrmann Ludwig évoque les principales maladies qui sévissaient à Strasbourg à la fin du 18^{ème} siècle. Les maladies respiratoires (Athmungswerzeuge) étaient la cause d'un tiers des décès. Il cite également les rhumatismes (rheumatische Leiden), les fièvres (Wechselfieber) particulièrement résistantes qu'on rencontrait dans tous les endroits marécageux du bassin rhénan, les 4/5^{ème} des soldats malades en souffraient.

Dans les parties basses de la ville la dysenterie (Ruhr) revenait régulièrement durant les mois d'août et de septembre. Il faut rajouter le typhus et la varicelle (Blattern) qui touchait particulièrement

les enfants. Dans les environs humides, au sud et à l'est de Strasbourg, les cas de goîtres et crétinisme n'étaient pas rares.

La vaccination de la variole (Kuhpockenimpfung) a été mise en place la première fois à Strasbourg en novembre 1799, six mois avant Paris. Elle s'est ensuite étendue à la ville ainsi qu'en Basse-Alsace.

Ces maladies, propres à ce siècle, ont également touché Ostwald, village aux nombreuses dépressions humides, largement parcourue par les bras de l'III.

La vaccination de la variole (Kuhpockenimpfung) a été mise en place la première fois à Strasbourg en novembre 1799.



Le paludisme disparaît

En 1885, au temps du maire Heydt à Ostwald, la construction du canal de décharge d'Erstein, ouvrage majeur du Génie Rural allemand, empêchera désormais les sinistres inondations de l'Ill, en aval d'Erstein, si fréquentes jusqu'alors. Avec elles disparut le paludisme dont avait à souffrir la population du village.

- le GIESSEN, l'ANDLAU, l'EHN et la BRUCHE dans le BAS-RHIN.

En effet, les pluies annuelles donnent une lame d'eau de 1.000 à 2.000 mm dans les VOSGES et seulement de 600 à 700 mm dans la plaine, tandis que les pluies maximales journalières de fréquence décennale atteignent 80 mm dans les VOSGES et 50 mm à MULHOUSE. Enfin le stockage des eaux par la neige est également un facteur important des causes de crue, principalement avec les variations de température à la fin de l'hiver.

Il en résulte de fortes inondations qui furent très dommageables à la Ville de STRASBOURG pendant les siècles derniers. Et c'est après la crue catastrophique de 1882 que fut entrepris en 1886 le Canal de décharge d'ERSTEIN terminé en 1891 avec un calibre de 500 m³/s environ. Désormais seul un débit sanitaire de 25 m³/s (40 m³/s avant 1970) est accepté vers STRASBOURG et le débit d'étiage de l'ordre de 6 m³/s peut être renforcé à partir d'un canal d'alimentation.

Lors de la crue extrêmement importante de 1955 avec un débit de 520 m³/s à ERSTEIN, le Canal de dérivation a coulé à pleins bords et il a fallu faire sauter des digues en rive droite pour le mettre en communication directe avec le RHIN et éviter ainsi une rupture des digues en rive gauche. A la suite de cette menace directe pour la Ville de STRASBOURG, le débit du canal a été recalibré à 600 m³/s en 1956, puis à 1.000 m³/s en relation avec la création du lac de PLOBSHEIM lui-même lié au barrage hydro-électrique de STRASBOURG (1970). Il ne manque plus qu'un nouveau barrage à ERSTEIN-KRAFF pour compléter le système.

Extrait de la note de la Direction départementale de l'agriculture du Bas-Rhin du 14 septembre 1981 et signée par J.Y. Cullet, ingénieur du Génie Rural des Eaux et des Forêts.

À partir de 1842, sous l'autorité de l'ingénieur badois M. Tulla, commencent les travaux d'endiguement du Rhin. La largeur du cours est réduite, son courant augmente et le fleuve s'enfoncé, creuse davantage son lit. De ce fait le niveau de la nappe phréatique s'abaisse dans la plaine et réduit les marécages. Pour pouvoir maintenir la

navigation un chenal est créé en construisant des épis perpendiculairement au lit, de part et d'autre des rives. Plus tard, de 1932 à 1980, la réalisation du Grand Canal d'Alsace, constitué de 10 biefs limités par des écluses, fait du Rhin une des plus importantes voies navigables d'Europe.

À partir de 1870, la régularisation du **cours de l'III**, la construction de digues et de barrages, canalisent le **cours de la rivière**. En 1876, le canal de décharge d'Erstein permet d'en réguler le débit et d'étaler un peu les crues.

Ce n'est qu'au début du XXI^{ème} siècle que l'aménagement d'un polder à hauteur d'Erstein a permis de limiter les dégâts.

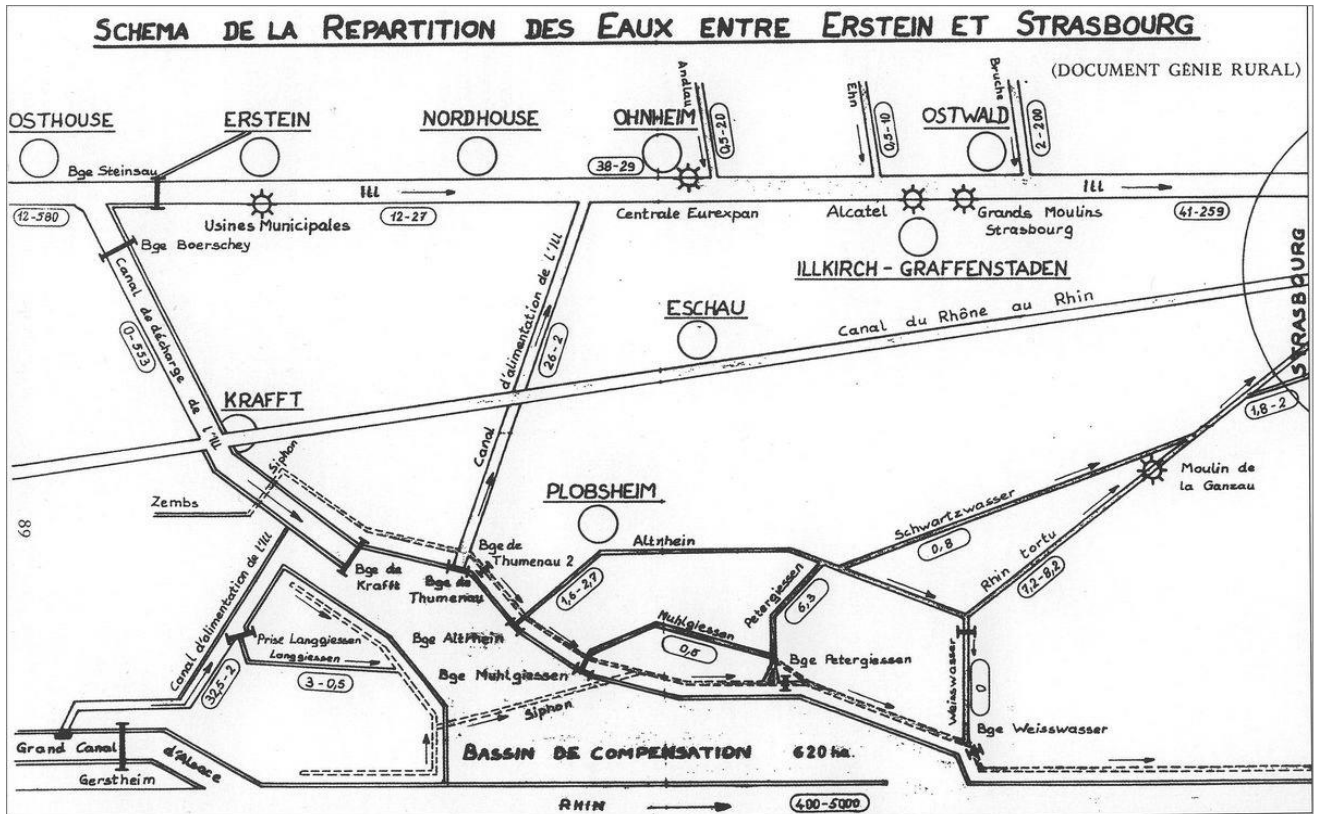


Schéma de la répartition des eaux entre Erstein et Strasbourg (document Génie Rural)

« Ils veulent manger »

Au milieu du XIXème siècle, la population augmentant, il faut trouver un gagne-pain. Certains émigrent... jusqu'en Amérique ! Mais ceux qui restent, il faut les nourrir. À Ostwald, il faut accroître les surfaces cultivées.



Maisons alsaciennes dans l'actuelle rue de Normandie.

En 1836 : Ostwald compte 831 habitants : 67 cultivateurs et leurs 135 femmes et enfants, 43 journaliers et les 109 membres de leurs foyers, 62 tisserands et leurs 144 femmes et enfants, 22 charpentiers et maçons et les 50 membres de leurs foyers.

Le tissage de toiles de coton a permis à des journaliers qui avaient déjà tissé des toiles de lin de trouver un gagne-pain. Mais l'implantation de centres cotonniers dans les vallées vosgiennes, mit rapidement fin à cet artisanat. En 1846 il reste 12 tisserands, en 1866, 4.

La population augmentant, il faut la nourrir. Certains émigrent... jusqu'en Amérique ! L'émigration était régulière avant 1870. Mais, ceux qui restent veulent manger. Il faut donc, accroître les surfaces cultivées, défricher des secteurs forestiers, labourer des friches, des prairies...

En 1839, l'Ordonnance royale qui partage la propriété de la forêt, à parts égales entre Strasbourg et Ostwald, (après un procès de trente années,) apporte une solution. De nouveaux défrichements peuvent être effectués par la commune qui trouve aussi dans la vente de bois d'œuvre les revenus nécessaires à la construction de bâtiments publics (église, écoles, mairie, etc.). Les anciennes forêts converties en terres labourables ou en prairies sont louées à des cultivateurs. L'excédent des naissances a été permanent.

| Utilisation du sol | En 1824 | En 1887 |
|--------------------|-----------|-----------|
| Terres labourables | 327,76 ha | 465,59 ha |
| Prés naturels | 61,09 | 101,31 |
| Forêts | 187,36 | 60,48 |
| Friches et landes | 76,82 | 29,14 |

AVANT 1870, DES FAMILLES QUITTENT LE VILLAGE

L'excédent des naissances a été permanent. L'émigration était régulière avant 1870 (manque de ressources) et ne reprend que pendant et après la guerre.

| | Naissance | Décès | Solde | Migrations | Variation |
|-------------|-----------|-------|-------|------------|-----------|
| 1801 – 1820 | 549 | 365 | + 184 | - 102 | + 82 |
| 1821 – 1830 | 288 | 200 | + 88 | - 15 | + 73 |
| 1831 – 1840 | 308 | 239 | + 69 | - 13 | + 56 |
| 1841 – 1850 | 293 | 194 | + 99 | - 42 | +57 |
| 1851 – 1860 | 318 | 254 | + 64 | - 46 | + 18 |
| 1861 – 1870 | 421 | 254 | + 167 | + 64 | + 231 |
| 1871 – 1880 | 452 | 280 | + 172 | - 128 | + 44 |
| 1881 – 1890 | 395 | 274 | + 121 | - 47 | + 74 |
| 1891 – 1900 | 504 | 286 | + 218 | - 63 | + 155 |
| 1901 – 1910 | 443 | 266 | + 177 | + 84 | + 261 |
| 1911 – 1920 | 257 | 230 | + 27 | - 144 | - 117 |
| 1921 – 1930 | 438 | 213 | + 225 | + 855 | +1080 |
| 1931 – 1940 | 524 | 402 | + 122 | + 337 | + 459 |
| 1946 – 1953 | 507 | 294 | + 213 | + 216 | + 429 |
| 1954 – 1961 | 574 | 376 | + 198 | + 1021 | + 1219 |



Après le traité de Francfort, beaucoup d'Alsaciens quittèrent leur pays pour rester Français.

Le taux de mortalité diminue régulièrement.

| | Taux brut (toute la population) | Taux des moins de 1 an | des 20 à 30 ans | des plus de 60 ans |
|------------|------------------------------------|---------------------------|-----------------|--------------------|
| 1831 -1840 | 29,3 | 215,3 | 12,3 | 144,4 pour 1000 |
| 1861 -1870 | 24,6 | 235,1 | 13,7 | 72,8 |
| 1931 -1940 | 13,7 | 137,7 | 4,46 | 63,5 |
| 1952 -1961 | 10,8 | 29,8 | 1,75 | 52,5 |

L'augmentation démographique est impressionnante après 1920...

Population municipale

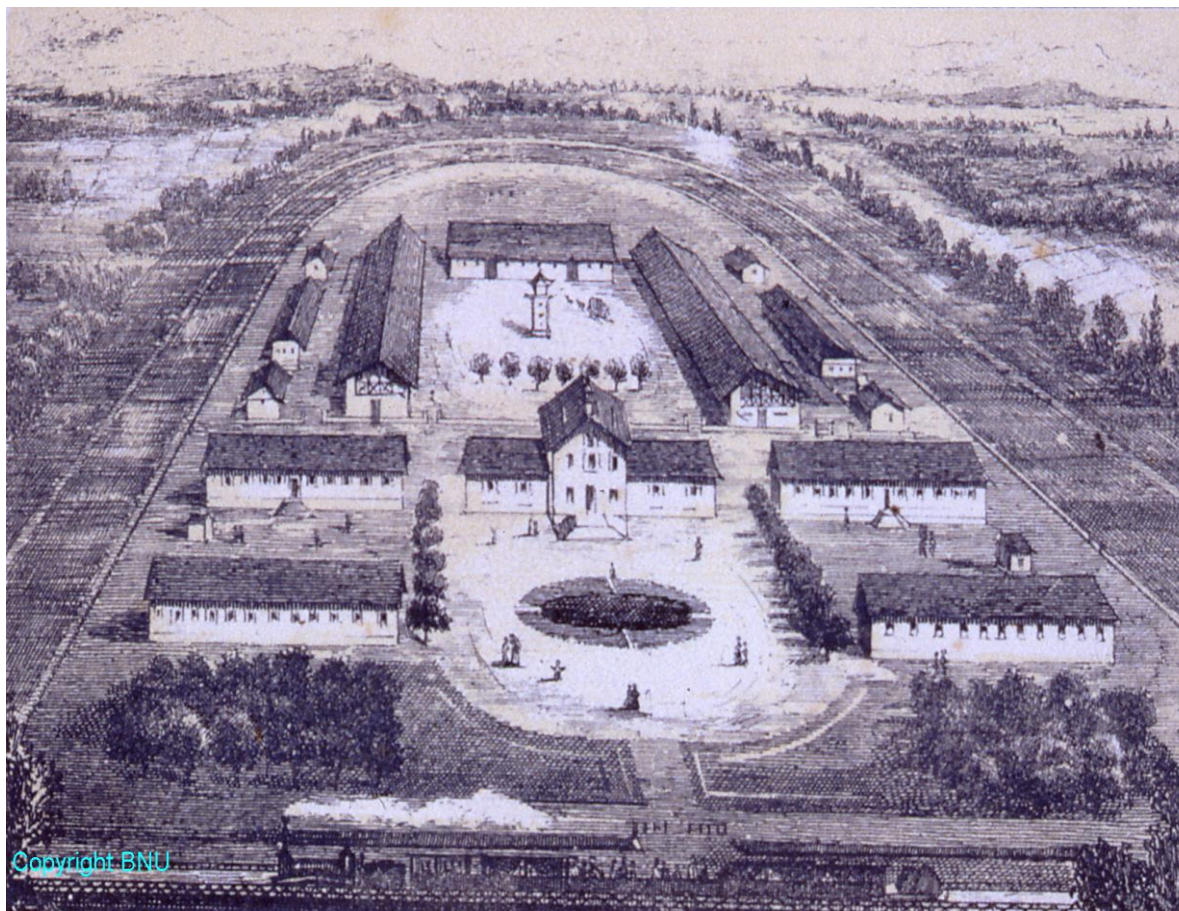
| | | | | | |
|------|------|------|-------|------|--------|
| 1791 | 541 | 1900 | 1 413 | 1962 | 4 810 |
| 1801 | 623 | 1910 | 1 674 | 1999 | 10 820 |
| 1820 | 705 | 1921 | 1 557 | 2016 | 12714 |
| 1841 | 834 | 1931 | 2 637 | | |
| 1860 | 930 | 1941 | 2 981 | | |
| 1875 | 1183 | 1946 | 3 155 | | |
| 1895 | 1290 | 1954 | 3 584 | | |

La « fièvre » de la Colonie

En 1856, 16% des enfants de la Colonie construite à Ostwald meurent. En 1859, 239, soit 4/5^e des enfants tombent malades et 52 décèdent. La fièvre des marais provoque de véritables hécatombes.

La Ville (Strasbourg) restée propriétaire de la moitié de la forêt d'Ostwald défriche entièrement sa part de forêt (Breitlach) pour y aménager une Colonie agricole qui, après avoir accueilli des mendiants, reçoit et éduque des enfants et adolescents placés par la justice. Mais l'occupation de ces terres humides, les marais, provoque de véritables hécatombes. Il est question de la « fièvre de la Colonie » (paludisme). En 1856, 16% des enfants de la Colonie meurent.

En 1859, 239, soit 4/5^e des enfants tombent malades et 52 décèdent. Les administrateurs de la Colonie, comme les élus municipaux décident de réagir et de lutter contre les inondations. Ils relèvent le niveau de certaines routes pour en faire des digues et limiter les divagations de la rivière. Ils entretiennent les canaux de drainage existants, creusent et entretiennent de nouveaux fossés de drainage.



La Colonie agricole telle qu'elle était envisagée au départ, vers 1850.

La commune engage un cantonnier pour nettoyer les fossés et entretenir les chemins.

Abaisser le niveau de la nappe phréatique

Dans le même temps, les autorités régionales voire internationales se préoccupent de l'aménagement des fleuves et des rivières. À partir de 1842, sous l'autorité de l'ingénieur badois

M. Tulla, commencent les travaux d'endiguement du Rhin.

Ainsi, à la fin du XIXème siècle, le milieu naturel a été aménagé par l'homme qui l'a rendu plus accueillant, mieux adapté à ses besoins et à sa sécurité. Mais déjà une nouvelle économie reposant sur l'industrie crée un monde nouveau, une société nouvelle, un nouveau genre de vie...

*Les bâtiments de l'ancienne Colonie sont actuellement utilisés par une exploitation agricole.
Photo Francis Ernst*



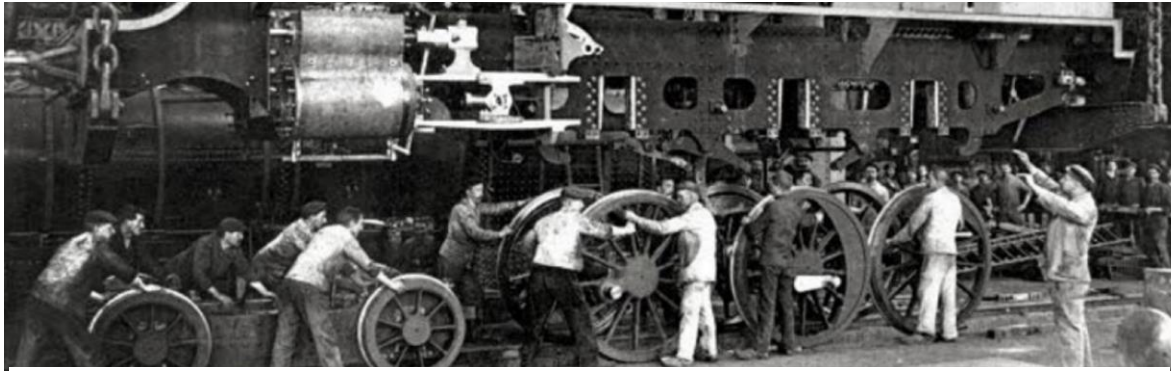
La colonie agricole et pénitentiaire d'Ostwald (Bas-Rhin) est ouverte en 1839 par le conseil municipal de Strasbourg et son maire Georges-Frédéric Schutzenberger. Les bâtiments sont actuellement occupés par l'exploitation agricole de la famille Hoerlé.

PLAN CADASTRAL DE 1887 RÉALISÉ SOUS L'ADMINISTRATION ALLEMANDE.

CE PLAN TRADUIT LES CHANGEMENTS INTERVENUS DANS LA COMMUNE. À L'OUEST LA VOIE FERRÉE TRAVERSE LE BAN DU NORD AU SUD. LA COLONIE A REMPLACÉ LA FORÊT DE LA BREITLACH. AU SUD-OUEST, UNE AUTRE VOIE FERRÉE SE DIRIGE VERS GRAFFENSTADEN. ELLE EST BORDÉE D'UNE ROUTE QUI RELIE LA ROUTE DE GEISPOLSHEIM À UNE ROUTE VENANT DU VILLAGE ET PROLONGEANT LE SCHEUER GEBELWEG (RUE DU MARÉCHAL FOCH). LE COURS DE L'ILL A ÉTÉ RÉGULARISÉ À HAUTEUR DU VILLAGE. DES BANDES FORESTIÈRES SINUEUSES TRAVERSENT LE BAN COMMUNAL ET SUIVENT LES ANCIENS CHENAUDS DE L'ILL. LE VILLAGE S'EST AGRANDI LE LONG DE CHEMINS EXISTANTS. QUELQUES MAISONS SONT APPARUES AU NORD (FEIL) ET AU SUD EN BORDURE DE LA NOUVELLE RUE.



La santé au travail au XIXe



L'entreprise de constructions mécaniques à Graffenstaden a modifié la vie économique et sociale d'Ostwald.

La législation sociale

1860 : Il existe en France, et plus particulièrement en Alsace, des caisses de secours mutuels et d'institutions patronales de secours. Elles assurent les soins d'un médecin, la couverture pharmaceutique en cas d'interruption de travail pour maladie ou accident et participent, pour certaines d'entre elles, aux frais d'inhumation des sociétaires.

Des entreprises avaient institué des caisses de retraite qui permettaient d'attribuer des pensions viagères aux assurés invalides ou aux veuves. Exemple : Jean Dollfus a créé une œuvre inter-entreprises pour l'assistance aux femmes en couches afin de prévenir la mortalité infantile, particulièrement grave à l'époque.

En 1871, intégrés à l'empire allemand en 1871, les départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle ont bénéficié du régime instauré sous l'impulsion de Bismarck. L'organisation créée est, à quelques modifications près, celle des caisses de secours mutuels alsaciennes.

À partir de 1890, l'ouvrier bénéficie de la social-démocratie qui s'implante et progresse dans les régions industrielles. En 1890 les horaires de travail passent à 11 h par jour, en 1906 à 10 h 30, en 1910 à 9h.

Au 19^e siècle, les conditions de vie changent. Certaines altérations de la santé sont liées au travail. Les accidents de travail (AT), mais aussi certaines maladies, la surdité professionnelle par le bruit par exemple, sont liées à l'exposition à certains dangers. La législation en tient compte.

A Ostwald, après 1830, Léonard Heydt, fils du dernier garde-chasse de la ville, marié à Anne Marie Oertel, s'avère être un chef d'entreprise dynamique : agriculteur, grâce aux terres de son épouse, aubergiste, après avoir acquis le restaurant de « la Rose », l'entrepreneur assure l'entretien des routes royales avec le gravier extrait à faible profondeur sur les « mauvaises terres » du ban d'Ostwald. À ce titre il employa des journaliers pour creuser le sol, des voituriers pour transporter le gravier...

L'implantation d'une entreprise de constructions mécaniques à Graffenstaden va modifier définitivement la vie économique et sociale d'Ostwald. En 1838, Schwilgé, connu pour avoir remis en état l'horloge de la cathédrale, transfère ses ateliers de Strasbourg à Graffenstaden. En 1841 son usine produit des machines - outils, en 1856 des locomotives, etc.

La main d'œuvre est autochtone. Même si le travail n'était pas toujours garanti, même si les conditions de travail étaient parfois difficiles, leur situation n'était pas aussi misérable que celle de leurs homologues des grands centres industriels. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'usine de Graffenstaden devient un élément essentiel de la vie des Ostwaldois. Tous les jours, elle draine vers ses ateliers, un flot sans cesse grossissant d'ouvriers d'Ostwald qui ne sont pas coupés de la terre.

À partir de 1891, l'ouvrier cotise (colle des timbres) pour être assuré contre les risques, la maladie, l'invalidité, la vieillesse et pour bénéficier d'une retraite.

La législation sociale allemande dont bénéficie l'ouvrier alsacien est alors bien en avance sur celle de la France.

1883, loi du 15 juin : assurance maladie obligatoire *Krankenversicherungsgesetz*.

1885, loi du 6 juillet sur les accidents du travail, *Unfallversicherungsgesetz*.

1889, loi du 22 juin : assurance invalidité vieillesse : *Gesetz betreffend die Invaliditäts- und Altersversicherung* applicable le 1er janvier 1891 pour les ouvriers.

1902 : Les instituts d'assurances sociales d'Alsace-Moselle gèrent le Grand Sanatorium d'AUBURE. La tuberculose à cette date était une des causes d'invalidité la plus fréquente.

1914 : La clinique dentaire créée par la caisse de Strasbourg ville.

Aujourd'hui encore le droit local, le régime local de santé restent en vigueur et présentent des avantages. Le taux de remboursement des actes médicaux et des médicaments est fixé à 90% contre 70% dans le reste de la France pour les consultations de médecins par exemple. Le forfait journalier et le ticket modérateur sont même remboursés à 100% alors qu'ils sont entièrement à la charge des patients dans le régime général.

Ils sont ouvriers paysans, logent dans une maison qui avait déjà hébergé leurs pères ou qu'ils ont eux-mêmes construite sur un terrain leur appartenant. Ils cultivent un jardin, un verger voire un champ où ils récoltent des légumes, des céréales et des fourrages nécessaires à l'élevage de volailles, poules, canards, oies, de lapins, d'un cochon, d'une chèvre, etc. La commune se charge d'établir à ses frais un chemin praticable partant du village pour aboutir au chemin à la charge de l'usine. Le déplacement des ouvriers constitue quotidiennement une migration qui se fait souvent à pied.

Après 1920 l'usage de la bicyclette se répand. Après 1931 un autobus de 21 places assises et 5 places debout part à 11 h 45 de l'usine de Graffenstaden pour ramener au village les ouvriers qui déjeunaient chez eux. La ligne était assurée jusqu'en 1933 par M. Griesemann.

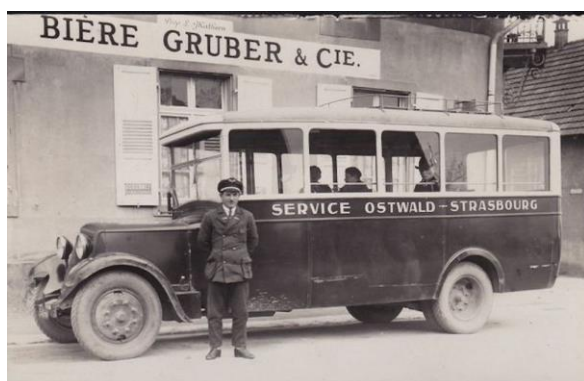
Le sud du village se développe dès lors avec la construction le long de cette nouvelle route, de petites maisons à colombages prolongées par une remise, un potager, un verger.

Par la suite, d'autres industries s'établissent encore sur le ban communal ou à proximité : la Salva spécialisée dans l'équipement des voies ferrées, Olida, sur l'île de la Niederbourg à Illkirch, les Tanneries de France à Lingolsheim...

La nouvelle société au fur et à mesure qu'elle se développe affiche ses inégalités.

Une bourgeoisie aisée, ambitieuse et insatiable dirige la vie politique et économique. Un prolétariat ouvrier plus malheureux et mécontent de sa situation s'accroche aux idées socialistes qui lui donnent un espoir de mieux vivre.

Cette opposition s'incruste dans la vie politique qui maintenant oppose les noirs aux rouges. Après 1871, l'annexion de l'Alsace au Reich allemand, complique encore la situation. La condition ouvrière (durée du travail de 12 h, 6 jours sur 7, de maigres salaires, des logements chers et des problèmes sanitaires) devient la préoccupation sociale majeure.



1932 – L'autobus reliant Ostwald à Strasbourg devant le restaurant de la Belle Vue. Archives Lamboley.

1857, un médecin cantonal à Geispolsheim

Le village grandit. Il fait appel aux sœurs garde-malades pour répondre aux besoins d'assistance, de soins médicaux, d'accompagnement des malades. La ferme constitue la propriété élémentaire. Les journaliers et ouvriers de plus en plus nombreux occupent des propriétés plus petites.



Une cour de ferme rue de l'Ill, chez Kochte Kattel.

En 1857, il y avait dans le canton de Geispolsheim, un médecin à Fegersheim, un autre à Illkirch et un médecin cantonal à Geispolsheim. Une pharmacie était ouverte à Fegersheim. Des sages-femmes exerçaient à Blaesheim, Plobsheim (2), Lingolsheim (2), Lipsheim (2), Geispolsheim (2), Entzheim (3), Holzheim, Illkirch et Graffenstaden (5), Fegersheim (2), Eschau (2), Duttlenheim (3), Duppigheim (2), Ostwald, (Bottemer Ruffine).

À l'hôpital civil de Strasbourg, s'ajoutait des cliniques tenues par des congrégations religieuses : Sainte Barbe, Sainte Odile à Neudorf, Sœurs Diaconesses...

On faisait appel à ces services en cas de nécessité absolue et l'assurance maladie n'existait pas encore.

En 1923, les besoins d'assistance, de soins médicaux, d'accompagnement des malades sont devenus impératifs. L'extension du village se poursuivant, « l'association catholique de bienfaisance pour les malades à Ostwald » est créée.

Entre les deux guerres la ferme constitue la propriété élémentaire. Elle comporte, une grande cour avec le tas de fumier et un puit creusé jusqu'à la nappe phréatique. On y puise l'eau avec un seau. Plus tard, une pompe est fixée sur un tuyau percuté sur plusieurs mètres dans la nappe. D'un côté, la maison d'habitation comporte à droite la Stub, seule pièce disposant d'un poêle. Elle est prolongée par une alcôve. C'est le lieu pour le séjour dominical.

En face de l'entrée il y a la cuisine : l'évier passe en dessous de la fenêtre et se prolonge par une langue à l'extérieur du mur. L'eau peut s'écouler par cette ouverture dans un caniveau. Une pompe à eau domine l'évier.

La cuisinière est à côté : une plaque permet d'y poser quatre casseroles. Sur un côté un réservoir contient de l'eau chauffée en continu. Le four situé au milieu sous la plaque est accessible par une porte à bascule.

À côté, une porte permet d'alimenter le feu, en dessous une autre, à tiroir permet d'évacuer les cendres et de régler le tirage.

Le chauffage se fait au bois. En face, une porte permet d'accéder à un *kamerlé* (cellier) où sont entreposés des aliments, des bouteilles, etc. Parfois une trappe permet de descendre à une « cave », basse et peu profonde à cause des inondations.

À gauche de l'entrée, un escalier monte à l'étage et une porte ouvre sur une petite chambre.

Au fond de la cour s'élève la grange avec des espaces pour ranger des voitures et des engins agraires. De l'autre côté, des abris, des entrepôts, la buanderie et la basse-cour.

Dans le prolongement de la maison, il y a l'écurie, l'étable, la porcherie, les toilettes au-dessus de la fosse à purin.



La cuisinière avec la plaque qui permet d'y poser quatre casseroles. Le four situé au milieu sous la plaque est accessible par une porte à bascule.

La propriété du journalier ou de l'ouvrier est plus petite, comporte une maison d'habitation, une buanderie, une remise pour l'outillage et plus tard le vélo, une voiture à bras pour aller aux champs, rentrer les récoltes, l'herbe et les foins, une dépendance avec porcherie, poulailler, grange, une cour et un puit... Au-delà on accède au jardin et verger.

À partir de 1920 la population d'Ostwald connaît une progression plus rapide que jamais : la municipalité a vendu les communaux, landes et friches qui ne lui

rapportaient rien. Elle a récupéré un terrain militaire de 2 ha, situé entre la rue de la Forêt et le *Dimpfelweg*. En l'état il est inutilisable pour la culture. La commune le vend par petits lots comme terrain de construction.

À partir de 1923 des maisons sont construites le long de la rue de la Forêt et de la route de Strasbourg, puis en bordure d'un chemin rural élargi qui devient la rue du Feil et d'une autre au tracé rectiligne, la rue du Centre.

L'entreprise Gérig, qui exploite une gravière dans le prolongement de la rue de l'Île des Pêcheurs construit pour ses ouvriers une « cité » d'une quinzaine de maisons en bordure de la route de Strasbourg.



En 1929 il n'y a plus de terrains à bâtir communaux disponibles. La municipalité élabore alors un plan d'aménagement où sont reportés les terrains qui sont constructibles en bordure des chemins existants et des rues nouvelles à aménager. Mais la plupart des particuliers propriétaires ne veulent pas vendre car ils veulent conserver leurs champs, continuer à produire ce qui est nécessaire à leur élevage et conserver un caractère « paysan ».

Les « nouveaux venus », propriétaires d'un terrain de 4 à 6 ares, aménagent un jardin d'agrément côté rue et un potager à l'arrière. Leur maison dispose déjà d'un certain confort comme l'électricité, l'eau courante voire l'assainissement.

Les équipements du village restent rudimentaires. Les rues sont tracées, commencent à avoir un nom. Leur revêtement consiste en un terrassement.

L'électricité commence à être installée au début du siècle mais dans les maisons son utilisation reste limitée à une ou deux lampes.

L'eau courante commence aussi à être posée dans les rues et les raccordements se font petit à petit. Il en va de même pour l'assainissement. La population doit se familiariser avec toutes ces nouveautés même si elles rendent la vie plus facile. La vie quotidienne est faite de travaux répétitifs qui exigent

un investissement physique. Les femmes doivent s'occuper de tout : enfants, ménage, repas, sans oublier le jardin... et l'église ! Le ménage et la lessive, sont faits main. Le balai, la serpillère, le chiffon à épousseter constituent les seuls « outils ». Les tapis sont accrochés à la corde à linge et battus avec une raquette d'osier. Au printemps, à l'occasion d'un grand ménage, toute la maison est « retournée. » Pour la lessive il faut tremper le linge, dans une cuve, le bouillir dans une lessiveuse, le broser sur une table, le transporter avec une charrette, dans un panier en osier au lavoir, sur les bords de l'Ille, pour le rincer, l'essorer, le ramener à la maison où il est suspendu à la corde à linge. Reste à le repasser, dans la cuisine, avec un fer chauffé sur la cuisinière...



Réfection de la chaussée dans la rue du Général Leclerc.

Les tisanes du Château de l'île

En 1918, la famille Darbois s'installe au Château de l'île. En 1930, René Darbois, passionné de botanique, crée une entreprise : Schloss Inselburg – Tee. Il préconise un retour au naturel, à la consommation d'écorces, de racines, de plantes que l'homme a de tous temps consommés pour se nourrir, se soigner... Les tisanes procurent du travail à des villageois.

Le Château de l'île, construit au début du XIIIème siècle par l'Empereur Henri II, fut rasé et récupéré en 1246 par l'évêque Henri de Stahleck. À la fin du siècle, le domaine redevint propriété de l'Empire. En 1412 l'empereur Sigismond le donna en gage à la ville de Strasbourg qui le conserva jusqu'à la Révolution.

A la fin du XIXème siècle, le maire d'Ostwald, Léonard Heydt, acheta le domaine et rénova le château pour en faire une villa cossue. Lorsqu'il décède en 1901, sa veuve l'occupe jusqu'en 1915. En l'absence d'héritiers susceptibles de le reprendre, le bien est vendu.

« René Darbois préconise un retour au naturel »

En 1918, Jean Darbois, commerçant en faïences à Forbach, l'achète et y installe sa famille. En 1921 il décède, son épouse, Antoinette gère le domaine en attendant que leur fils René prenne les affaires en main. Passionné de botanique, ayant le sens des affaires et des relations humaines, René Darbois crée en 1930 une entreprise : *Schloss Inselburg – Tee*.

Il a lu les écrits du prêtre allemand Sébastien Kneipp, il s'est aussi informé et entretenu avec des amis pharmaciens. Convaincu que le surmenage mène l'homme à sa perte, il préconise un retour au naturel, à la consommation d'écorces, de racines, de plantes que l'homme a de tous temps consommés pour se nourrir, se soigner....

Autour du château, il fait travailler la terre pour y semer des herbes et plantes qui seront récoltées, séchées, moulues avant d'être conditionnées.

Une production en partie locale

Au Nord du château, au-delà de la ferme, il fait construire un bâtiment de 600 m2 sur 3 niveaux :

- au rez-de chaussée sont installées les machines à mélanger, l'emballage, l'administration
 - au premier étage les produits finis sont entreposés
 - au grenier les produits bruts sont stockés
- La production locale ne permettait pas de répondre à tous les besoins et René Darbois se fournissait aussi chez des grossistes en herboristerie lyonnais et importait des plantes du Nord de l'Allemagne.

16 variétés de tisanes

La publicité était faite à travers des brochures telles que *Schloss Inselburg Kurier* qui vantaient les bienfaits des tisanes : retour au naturel, joie et santé. Elles rappelaient aussi l'ancienneté du site et le milieu naturel favorable à la production végétale. Elles énuméraient et décrivaient les 16 variétés de tisanes proposées, et très important, conseillaient leur « mode d'emploi », comment consommer la tisane pour rendre la cure efficace... Des lettres de patients satisfaits et soulagés confirmaient l'efficacité des produits.

Le succès fut rapide. En 1933 les tisanes du Château de l'Île obtiennent le Grand Prix à la Foire Européenne de Strasbourg, en 1934 elles sont déclarées hors concours avec félicitations du Jury.

Les tisanes du Château de l'Île ont aussi procuré du travail à quelques villageois : en 1930, 3 personnes, 10 par la suite jusqu'en 1940, 20 personnes dont certaines femmes à temps partiel de 1940 à 1944.

Le bombardement de la commune en

septembre 1944, provoque d'importants dégâts à la structure : toiture, machines et matière première détruites. Après la guerre, la législation française exige le diplôme de pharmacien pour régir la fabrication de produits pharmaceutique. René Darbois loue son entreprise en 1946 à un pharmacien. Elle devient SARL Labo Robal. Mais les produits pharmaceutiques chimiques prennent le pas sur les tisanes et l'entreprise périclité pour disparaître à la fin des années 1960.



**GESUNDHEIT
UND
LEBENSGLÜCK
DURCH**

SCHLOSS INSELBURG TEE

Die 16 Schloss Inselburg Tee-Spezialitäten
sind zusammengesetzt aus officinellen Kräutern, Blättern,
Blüten, Früchten, Samen, Rinden, Hölzern und Wurzeln :

Nr 1 Gallentee
 Nr 2 Magentee
 Nr 3 Tee zur Unterstützung der Behandlung der Zuckerkrankheit
 Nr 4 Lebertee
 Nr 5 Gicht- und Rheumatee
 Nr 6 Flechten- und Hautausschlagtee
 Nr 7 Hals- und Rachentee
 Nr 8 Appetitanregungstee
 Nr 9 Bleichsucht- und Blutarmuttee
 Nr 10 Tee gegen Herzneurose
 Nr 11 Nerventee
 Nr 12 Hustentee
 Nr 13 Asthmatee
 Nr 15 Blutreinigungs- und Entsäuerungstee
 Nr 16 Tee gegen Nierenkatarrh

Zubereitet, gemischt gesiebt, verpackt durch die Herstellerfirma:
SCHLOSS INSELBURG TEE
 R. DARBOIS
 STRASSBURG - OSTWALD (Elsass)

LES CURES DE TISANES

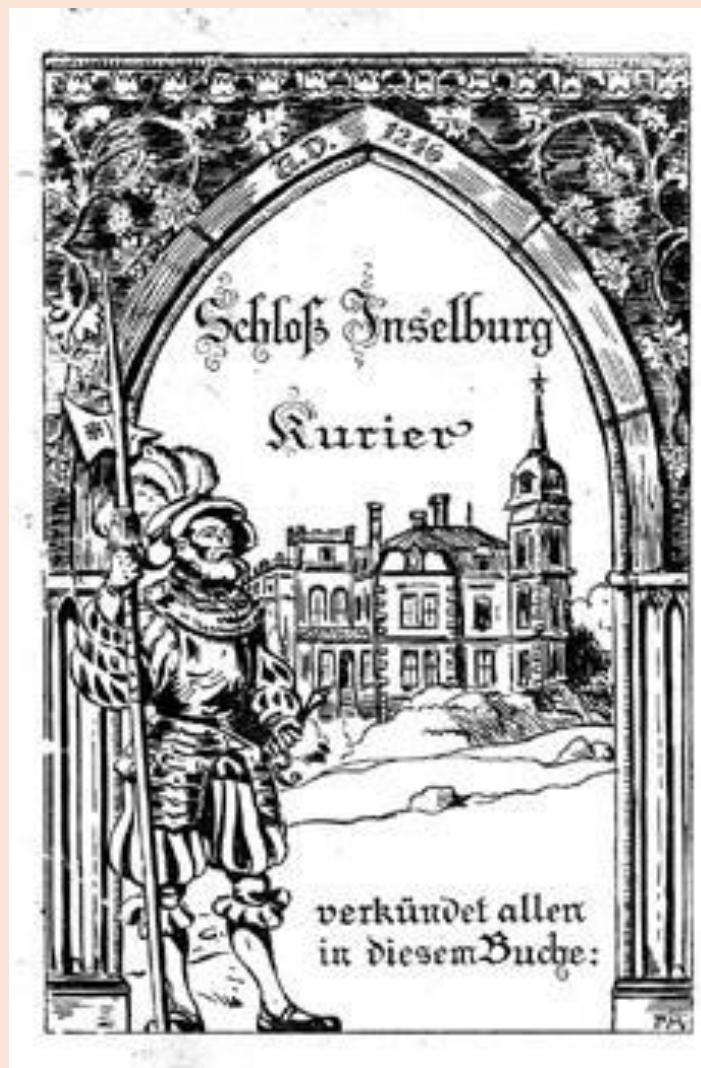
Jean-Antoine Darbois plonge encore dans ses souvenirs pour nous énumérer les cures qu'il était possible de suivre. Les produits étaient en vente directe au château, ou par correspondance, ou dans les pharmacies de la région. Les tisanes, pour être efficaces, devaient se prendre pendant quelques semaines, sur une période appelée par René Darbois « Cure ». Parfois la cure se faisait un ou deux jours par mois, sur quelques années, à titre curatif et préventif. Les paquets portaient l'inscription « Cure N°... ».

- **Cure N 1 - Gallensteintee** - Contre l'affection bilieuse et les calculs biliaires. Ce mélange aurait la propriété de faire fondre et de chasser le calcul biliaire.
- **Cure N 2 - Magenrettungstee** - Contre les affections de l'estomac. Par une production d'oxygène, cette tisane donnerait un nouvel essor à l'activité digestive. Par les matières amères qu'elle contient, cette tisane seconderait les aigreur dans leur activité, tout en neutralisant les aigreurs excédantes.
- **Cure N 3 - Zuckerkrankheit** - Contre le diabète sucré. Ce mélange de plantes médicinales délivrerait le malade de ce sentiment de soif inextinguible, ainsi que des diverses apparitions accessoires.
- **Cure N 4 - Lebertee** - Contre les maladies du foie. Ce mélange d'herbes agirait sur les voies biliaires dont il favoriserait les sécrétions.
- **Cure N 5 - Gicht und Rheumatee** - Contre la goutte, le rhumatisme, l'artériosclérose. Ces plantes auraient une action réchauffante, calmante et désacidifiante.
- **Cure N 6 - Flechten und Hautauschlagtee** - Contre les maladies de la peau, dartres, eczémas. La cure n°6 aurait, en premier lieu, un effet sécréteur sur le sang avarié. Les matières gâtées seraient exclues du corps.
- **Cure N 7 - Hals und Mandelentzündungstee** - Contre l'inflammation de la gorge, angine et amygdalite. Par des gargarismes, cette tisane anéantirait dans la bouche et la gorge les agents morbifiques. Elle dégagerait aussi la mucosité.
- **Cure N 8 - Appetitanregungstee** - Contre l'anorexie, manque d'appétit et la maigreur. Cette tisane activerait la digestion et rendrait ainsi l'appétit au malade.
- **Cure N 9 - Bleichsucht und Blutarmuttee** - Contre la chlorose et l'anémie. Ce mélange de plantes médicinales amènerait, sous une forme assimilable, du fer dans le corps.
- **Cure N 10 - Herztee** - Contre les maladies du cœur. Cette tisane aurait un effet fortifiant et calmant sur le cœur et sur les nerfs.
- **Cure N 11 - Nerventee** - Contre les maladies des nerfs. Ces plantes auraient une action calmante et fortifiante sur les nerfs.
- **Cure N 12 - Husten und Keuchhustentee** - Contre la toux et la coqueluche. Cette tisane calmerait l'irritation des voies respiratoires, dégagerait la mucosité et tuerait les germes infectueux.

- **Cure N 13 - Asthmatee** - Contre l'asthme. Le remède proposé, calmerait l'irritation des voies respiratoires, permettrait de cracher et fluidifierait la mucosité.
- **Cure N 14 - Lungentee** - Cette tisane serait efficace contre la tuberculose. Les herbes de ce mélange seraient en majeure partie de nature calcaire et silicée, ce qui leur permettrait d'enkyster les bacilles de la tuberculose et de les anéantir !
- **Cure N 15 - Blutreinigung - Entgiftungs - Entsäuerungstee** - Dépuratif, désacidifiant, régénérateur. Cette tisane agirait sur l'ensemble des organes internes en les purifiant de leurs impuretés.

- **Cure N 16 - Nieren und Blasentee** - Contre les maladies des reins et de la vessie. Ces herbes chasseraient la gravelle et les calculs ; elles favoriseraient la circulation sanguine.

Après la deuxième guerre mondiale, le fabricant Labo-Robal sortira encore quelques autres cures. René Darbois édita différentes brochures, en allemand et en français, qui expliquaient l'aspect millénaire de la phytothérapie et les différentes cures proposées. Les textes sont assez ambigus pour induire la croyance chez le lecteur que toutes les plantes seraient récoltées autour du château de l'île.



| NATURE de la vaccination | INJECTIONS | DATES ET DOSES | | CONTRE-INDICATION (3) | | CACHET DU SERVICE des vaccinations et signature du médecin du Service | OBSERVATIONS |
|---|-------------------------------|----------------|---|-----------------------|---------------------|---|--------------|
| | | | | D | T du au | | |
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 |
| Anti-varicelle (1) | Primovacc. | 30.10.51 | + | | | | |
| | Prem. revacc. | | | | | | |
| | Deux. revacc. | | | | | | |
| | Revaccination exceptionnelle | | | | | | |
| Anti-diphthérique D ou associé D + T (2) | Première inj. | 23.5.52 | | | | Dr. M. SCHAEFFER OSTWALD Teleph. 228.84 | |
| | Deuxième inj. | 6.6.52 | | | | | |
| | Troisième inj. | 20.6.52 | | | | | |
| | Rappel | 3 JUIN. 1953 | | | | | |
| | Rappel exceptionnel | | | | | | |
| Anti-typhoïdique T. A. B. ou associé D + T + T. A. B. (2) | Première inj. | | | | | | |
| | Deuxième inj. | | | | | | |
| | Troisième inj. | | | | | | |
| | Quatrième inj. | | | | | | |
| | Rappel | | | | | | |
| | Rappel exceptionnel | | | | | | |
| Anti-tétanique | Première inj. | | | | | | |
| | Revaccination exceptionnelle | | | | | | |

(1) Indiquer à la colonne 4 par + avec succès et par 0 sans succès.
(2) Biffer la mention inutile.
(3) Indiquer par D si elle est définitive, par T (du au) si elle est temporaire.



Ils se réunissent pour écrire et transmettre la mémoire d'Ostwald.